

ANNIE ET PIERRE HOT

LE PRINCE CHARMANT



2^{FRS}

COLLECTION FAMA
94, Rue d'Alésia
PARIS XIV^e



LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÉVÉE DE LA FEMME ET DE LA
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

2 francs

Abonnement d'un an :

France et Colonies	80 fr.
Etranger (Tarif réduit)	90 fr.
Etranger (Autres pays)	100 fr.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 2 fr. 50

Les numéros de Mars et Septembre : 7 fr. 50

*(Ces deux numéros, très importants, donnent
toutes les nouveautés de début de saison)*

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies... UN AN : 30 fr.

PRIMES AUX ABONNÉES

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes

94, Rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

c 90894

LE PRINCE CHARMANT

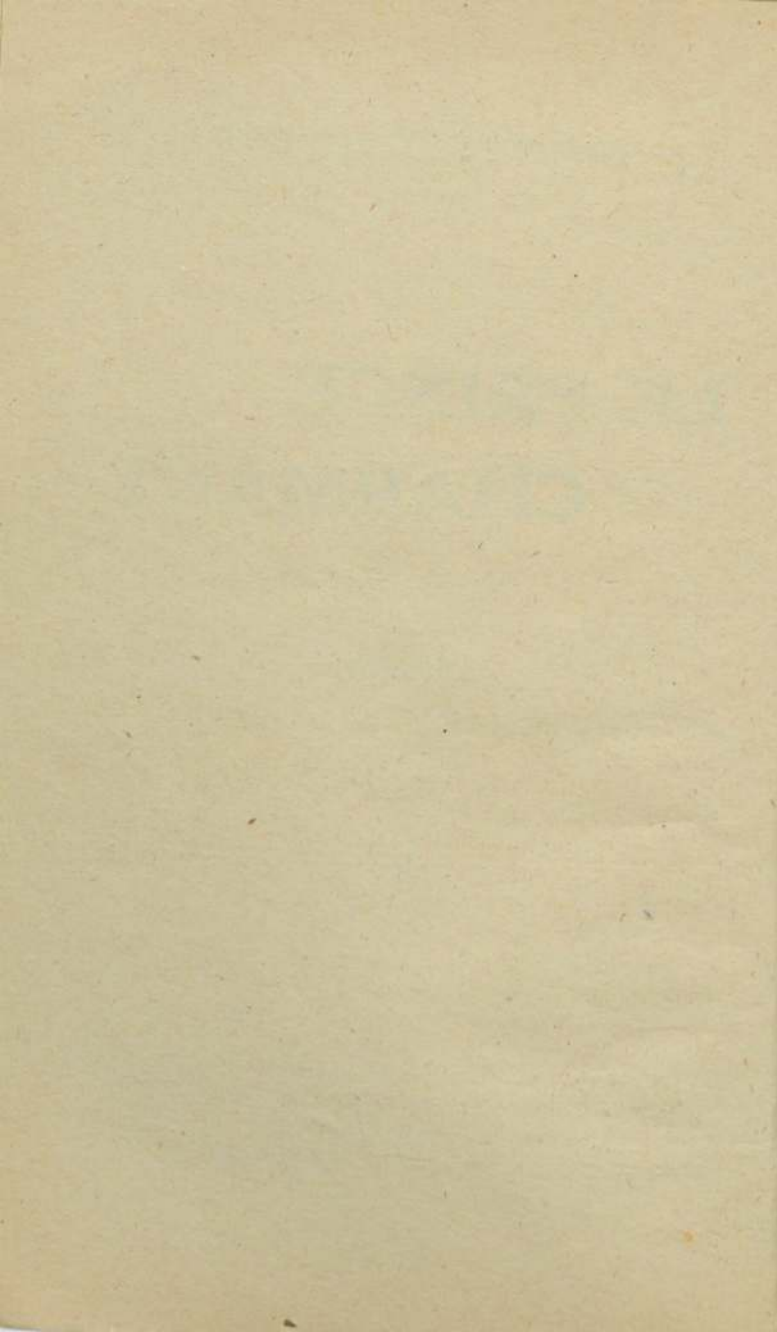
ANNIE ET PIERRE HOT

LE PRINCE CHARMANT

ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC^{te} LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)



LE PRINCE CHARMANT

*J'adore cette enfant et c'est là mon martyr ;
Elle n'a pas le temps de s'en apercevoir
Et ne me laisse pas le temps de le lui dire.*
(Jules LEMAÎTRE).

CHAPITRE PREMIER

— Catherine ! Où vas-tu donc à cette heure matinale ?

La jeune fille ainsi interpellée s'arrêta net. Elle s'apprêtait à franchir la grille du petit jardin bordant le coquet hôtel particulier de la rue Henri-Heine, à deux pas de l'avenue Mozart.

S'étant retournée tout d'une pièce, elle rejoignit son père, le constructeur d'automobiles Pierre Arthuis, qui descendait les marches du perron.

— Je vais chez le coiffeur.

L'industriel, jetant un regard sur les magnifiques boucles blondes savamment ordonnées, sembla trouver cette visite superflue. Mais il se garda bien d'émettre son opinion, la sachant par avance inopérante. Il demanda seulement :

— Veux-tu que je te dépose ?

— Non, merci ! protesta Catherine vivement. J'ai le temps, un peu de footing va me faire du bien.

— A ton aise.

A ce moment, une femme de chambre parut et, s'adressant à Catherine, lui dit :

— Madame désire parler à Mademoiselle.

Celle-ci ne put retenir un geste de mauvaise humeur, et ce réflexe n'échappa point à M. Arthuis qui sourit, un tantinet moqueur.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années. Les épaules larges et la taille massive, il avait la bouche volontaire, ornée d'une courte moustache taillée en brosse. Le regard était direct, incisif. Ce que ses manières avaient d'un peu fruste était atténué par la courtoisie de son attitude qui se substituait très vite à la brutalité dont il faisait preuve lorsqu'il s'agissait pour lui des intérêts menacés de son entreprise. Aussi ponctuel au travail que le dernier de ses employés, il ne tolérait chez ceux-ci aucune négligence et l'on sentait qu'il apportait dans la lutte quotidienne une énergie farouche, impossible à entamer.

Et pourtant, il y avait un défaut dans cette formidable cuirasse. L'homme indomptable et indompté, lorsqu'il s'agissait de son métier, demeurait dans l'intimité, surtout vis-à-vis de sa fille unique, l'homme de toutes les faiblesses.

Aussi bien Catherine, on le devine, pouvait, à la faveur de cet excès d'indulgence, évoluer selon son caprice, ce dont elle ne se privait point.

Ce matin d'octobre, son début de journée ayant été par elle minutieusement établi, minuté, réglé, cet appel intempestif de Mme Arthuis lui faisait redouter un changement notable au programme fixé, et cette perspective la rendait maussade.

— Va, dit doucement l'industriel. Ne contrarie pas ta mère. Elle a eu une très mauvaise nuit.

Puis, comme pour atténuer la contrariété qu'il

devinait, il ajouta :

— Tu ne prends donc pas ta leçon de conduite, ce matin ?

Catherine, le pied sur la première marche du perron, le regarda d'un air de pitié :

— Voyons, papa, tu n'y penses pas ! Une leçon pendant le Salon ! tu parles si Bob m'enverrait promener !

— Mais oui, au fait ! Où avais-je la tête ! Arthuis, constructeur, qui oublie le Salon !

L'industriel rit franchement de sa plaisanterie ; puis :

— A propos, quand viendras-tu choisir la voiture que j'ai décidé de t'offrir ?

L'air énigmatique, Catherine répondit :

— Mon choix est peut-être déjà fait, qui sait ? Mais enfin le conseil du patron n'est pas à dédaigner !

M. Arthuis rit de plus belle. Puis, embrassant sa fille, il conclut :

— J'ai grand peur que le patron ne fasse pas, ce jour-là, une bonne affaire ! Allons va, et à bientôt !

Catherine rentra dans la maison et, quatre à quatre, grimpa l'escalier conduisant chez sa mère. Son rêve, compréhensible en somme, était d'avoir une voiture bien à elle et qu'elle piloterait. Pour ce faire, son père lui avait donné comme instructeur un de ses collaborateurs immédiats, Robert Mareuil, ami d'enfance de la jeune fille et qui, pour cette raison, en même temps que pour ses qualités professionnelles, avait toute la confiance du patron. Mais ces leçons n'allaient point sans heurts et se terminaient le plus souvent par des prises de bec homériques, suivies d'interminables bouderies.

Catherine, ayant légèrement frappé à la porte de

sa mère, entra aussitôt. Allongée dans son lit, Mme Arthuis paraissait fort lasse. Depuis de longues années, elle souffrait d'une maladie nerveuse nécessitant les plus grands ménagements.

Cette ambiance ne rimait guère avec le caractère échevelé et plein de gaieté, voire même d'indiscipline de la jeune Catherine. C'était la raison pour laquelle son père s'efforçait de lui procurer au dehors le dérivatif indispensable à son besoin d'activité.

— Qu'y a-t-il, maman ?

— C'est peu de chose, ma chérie. Je voudrais qu'en te promenant tu ailles jusque chez Rosine, ma lingère de la rue de Berri, reporter la parure qu'elle m'a envoyée hier. Ce n'est pas du tout le modèle que j'ai choisi. Au reste, voici un mot que tu lui remettras en même temps. Cela ne contrarie pas tes projets, au moins ? Où vas-tu, ce matin ?

— Chez le coiffeur.

— Oh ! alors, n'en parlons plus ! Cela va t'occasionner un trop long détour.

— Pas du tout, maman. Je prendrai un taxi. Seulement, si tu m'avais dit cela plus tôt, papa m'y aurait conduite.

— C'est vrai, ton père ne fait que de partir. Dire que je n'y ai pas songé ! Mon Dieu, comme tout cela est ennuyeux !

Catherine sentait nettement que pour cette question, bien anodine en somme, sa mère allait s'énerver et qu'une crise de larmes servirait de point final.

— Ne t'inquiète de rien, dit-elle en souriant. Ta commission va être faite.

Elle embrassa tendrement la malade. Puis, pour donner plus de poids à son affirmation, elle ajouta :

— Je dois moi-même parler à Rosine, pour le

saut de lit qu'elle m'a livré la semaine dernière. Tu vois que tout s'arrange !

En réalité, Catherine eût bien préféré s'abstenir de cette corvée car, après le coiffeur qui se trouvait à deux pas, rue La Fontaine, elle avait projeté de rejoindre ses amis au stade Roland-Garros. Nonobstant, pas une minute elle ne songea à refuser ce service à sa mère et elle quitta l'hôtel, emportant le précieux paquet.

—« Matinée perdue ! » pensait-elle en descendant à pas rapides la rue Ribera, dans l'intention de décommander son rendez-vous chez l'artiste capillaire.

Elégamment vêtue d'un tailleur aubergine et coiffée d'un feutre de même teinte, Catherine avait l'allure dégagée des jeunes sportives de sa génération. Grande et bien prise, une bouche petite et toujours souriante, elle avait quelque chose de naïf dans le regard limpide, et ce quelque chose démentait l'assurance qu'elle cherchait à se donner. Une nature saine, affectueuse et sensible, mais qui, à l'instar des fleurs des champs, avait poussé toute seule, sans la contrainte du tuteur ou de la greffe qui les corrige et les discipline. En un mot, une enfant terriblement gâtée.

Lorsqu'elle sortit de chez Rosine, il était dix heures à peine. Elle songea qu'elle avait le temps, son rendez-vous au Stade n'étant que pour onze heures. En débouchant sur les Champs-Élysées, l'alignement des voitures de toutes formes et de toutes marques lui rappela ce qu'elle savait déjà, que le Salon de l'Automobile avait ouvert ses portes, trois jours plus tôt.

Au lieu de remonter vers l'Etoile, elle descendit en direction du Grand-Palais et, le long du trottoir, aperçut la longue théorie des voitures Arthuis. En

laissant entendre à son père que son choix était déjà fait, elle disait la vérité, car elle guignait de près un superbe roadster rouge et ivoire, dont la couleur et la silhouette aérodynamique l'avaient depuis longtemps séduite. Aussi bien, tout en longeant l'avenue, s'attardait-elle à contempler l'objet de sa convoitise.

Soudain elle se souvint que, la veille, elle avait fait signer par Robert Mareuil une invitation au nom de son amie Madeleine Bonneval, pour que celle-ci pût, à son gré, faire l'essai d'une voiture. L'idée lui vint de se servir de cette carte, sans dévoiler la substitution de personne, pour se faire conduire au Stade.

Sans doute, pour effectuer cette courte promenade, il lui aurait suffi de se nommer, mais Catherine n'aimait rien tant que l'imprévu. Sans hésiter davantage, elle prit dans son sac l'invitation. Devant elle, alignés dans un ordre impeccable, se trouvaient les tout récents modèles, au volant desquels de non moins magnifiques chauffeurs en livrée attendaient les ordres des acheteurs éventuels. D'un trait de crayon, elle nota sur son carton le modèle choisi et, s'adressant au conducteur, elle exhiba l'invitation destinée à Madeleine Bonneval.

Mais ce ne fut pas le chauffeur qui répondit.

Derrière elle, venait de surgir un jeune homme correctement vêtu de bleu marine, lequel, délibérément, prenant la carte qu'elle tenait encore la main, y jeta rapidement les yeux.

Après un premier mouvement de surprise, Catherine se dit que l'inconnu devait être un représentant de la firme paternelle et elle eut un moment la crainte que son identité fût éventée. Il n'en fut rien.

Après un coup d'œil au chauffeur officiel, il demanda :

— Où désirez-vous être conduite, mademoiselle ?

— Au stade Roland-Garros, s'il vous plaît. Mais c'est trop loin, n'est-ce pas ?

Avec le plus aimable des sourires, le jeune homme au complet bleu s'inclina et, galamment, répondit :

— Trop près, voulez-vous dire, mademoiselle.

Pendant ce court dialogue, le chauffeur, ayant mis pied à terre, ouvrait la portière. Catherine s'installa ; mais, à sa grande stupéfaction, ce fut le jeune inconnu qui prit place près d'elle au volant. Elle sourit et, son tempérament romanesque prenant le dessus, s'amusa de la tactique. Cependant, craignant d'être reconnue, encore qu'elle se fût présentée sous un nom qui n'était pas le sien, elle se tut.

Le conducteur, placide, démarra avec virtuosité, malgré l'encombrement. Puis, dès qu'il eut pris la file des voitures, il commença de suite et le plus sérieusement du monde son petit discours commercial, vantant, à coups de slogans, les dernières innovations de la machine qu'il pilotait, son confort, la puissance et la souplesse de son moteur, la docilité de ses freins, enfin la façon jamais égalée dont elle tenait la route.

Catherine s'amusait énormément. D'abord elle constata que son chauffeur conduisait avec une prudence quasi exagérée. Elle en discernait parfaitement la raison. Mais, taquine, elle coupa d'un mot ses fastidieux commentaires :

— C'est une cinq chevaux, pour le moins, ce bolide ?

L'inconnu la regarda et, à son tour, riposta avec un sérieux imperturbable.

— Pour les essais, mademoiselle, il nous est formellement interdit de pousser les moteurs. Celui-ci est en rodage.

Du tac au tac, Catherine, impassible, constata :

— Alors, je suis tranquille pour vous. Vous êtes en règle !

Cependant le jeune pilote semblait, par cette interruption qu'il jugea saugrenue, avoir perdu le fil de son discours sur l'allumage, la carrosserie et les freins avant. A cette heure, ils atteignaient l'entrée de l'avenue Victor-Hugo, et Catherine, avec son petit air de ne pas y toucher, déclara :

— Je serais désolée de vous accaparer plus longtemps. Maintenant que je suis parfaitement édifiée sur ce qui constitue l'incontestable supériorité de ce roadster, vous pouvez m'abandonner.

— Oh ! il n'en est pas question, mademoiselle ! Le trajet que nous venons de faire est ridiculement court et, sur un petit parcours, il est impossible de connaître à fond les avantages de la voiture.

En souriant malgré elle de la subtilité de son compagnon, Catherine riposta :

— Les avantages... de la voiture ou du pilote ?

Nullement démonté par ce coup droit, celui-ci répondit en la fixant :

— Oh ! mademoiselle, je parle de la voiture ! Pour le chauffeur, il faudrait une étude beaucoup plus approfondie !

— C'est ce que je pensais.

Ils se dévisageaient, réprimant avec peine une formidable envie de rire. Prenant goût à l'aventure et trouvant peut-être que le héros valait la peine que l'on s'y attardât, Catherine, du coin de l'œil, se prit à disséquer ce compagnon à la fois si courtois et si audacieux. Tout bien considéré, il répondait as-

sez à l'idéal d'une jeune fille de vingt ans, ce qui, déjà, est appréciable.

C'était un grand et robuste garçon, blond comme elle, le visage soigneusement rasé, affichant comme une profession de foi un petit air irritant de se moquer du monde. Tel qu'il était, il lui plaisait.

Soudain elle se mit à rire. La pensée lui vint de la tête qu'il ferait si, tout de go, elle déclinaît ses noms et qualités.

— Pourquoi riez-vous ? demanda son compagnon.

— Il n'est pas permis de rire quand on essaie une voiture ?

— Indispensable, au contraire, mademoiselle, répondit le pilote avec le plus grand sérieux. Cependant je crois deviner ce qui vous amuse. Vous vous dites : « Voilà un type qui peut se vanter d'avoir du toupet. Sans crier gare, il se substitue d'autorité au chauffeur préposé à ce service, afin de courir sa chance avec une jeune fille qu'il ignore ». Or, sachez que ce phénomène ne vous ignore pas, du moins tout-à-fait ; moins encore depuis qu'il a eu sous les yeux votre nom et votre adresse.

Dès qu'il eut achevé sa tirade, il se présenta :

— Comte Régis de Braynes.

Puis aussitôt :

— J'étais au Touquet en août dernier à la soirée du tennis et, jusqu'alors, je n'avais pu savoir qui était la ravissante « Merveilleuse » qui, ce soir-là, recueillit tous les suffrages. C'était vous, n'est-ce pas ?

— C'était moi.

— Eh bien ! mademoiselle Madeleine, mes félicitations tardives. Vous étiez tout bonnement délicieuse... et je m'y connais ! Je ne vous ai aperçue

que quelques minutes, juste le temps de conserver de votre jolie personne un souvenir impérissable et... charmant.

Lorsqu'on a vingt ans, on est bien excusable d'être un tantinet coquette. Si Catherine rougit un peu, pour la forme, elle jouissait pleinement de l'aventure. Dans son esprit romanesque, tout un roman prenait corps, auquel le titre et la particule ajoutaient un surcroît de piquant. Comtesse de Braynes, comme ce nom sonnait bien !

Cependant, depuis un bon moment déjà, ils étaient entrés dans le Bois, sillonnant les allées en tous sens, sans pour cela se rapprocher du Stade. Comme ils arrivaient au carrefour des Cascades, ils stoppèrent. Catherine, jetant un coup d'œil à sa montre, dit aussitôt :

— Vous êtes fou ! Il est tard, et je ne crois pas que cette promenade cadre tout-à-fait avec le règlement de la maison Arthuis ? Je ne voudrais pas vous faire avoir d'ennuis.

Régis éclata de rire.

— Si seulement vous pouviez me faire flanquer à la porte !

Catherine, médusée, le dévisagea.

— Mon Dieu, oui ! précisa le comte. J'ai décidé de partir en voyage avec des amis et j'espère bien être remercié aussitôt la fermeture du Salon !

— Alors, pourquoi êtes-vous entré chez Arthuis ?

— Vous me demandez pourquoi ? Moi aussi, je me le demande. C'est mon père qui m'y a obligé ! mais c'est une boîte infernale ! Le patron ne badine pas, c'est moi qui vous le dis !

— Vraiment ! fit Catherine, qui riait sous cape. On dit, en effet, que M. Arthuis est au travail avant tout le monde.

— Lui ? Je me figure qu'il couche au bureau. Ah ! s'il pouvait un jour se casser une jambe, on pourrait au moins respirer pendant quelque temps et faire ce que l'on voudrait !

— C'est-à-dire ?...

Régis se mit à rire, d'un petit rire pointu. Enveloppant la jeune fille d'un regard trop tendre, il répondit :

— Si vous avez besoin d'un chauffeur, je me mets sur les rangs ? Je fais le serment d'être un serviteur modèle.

Juste à ce moment, une torpédo grand sport, qui venait de les dépasser, s'arrêta à cinquante mètres d'eux. Un homme en descendit et, sans qu'ils l'eussent aperçu, s'approcha :

— Mes compliments, monsieur de Braynes ! Je pense que le patron y joindra les siens quand il saura qu'il vous appointe pour promener sa fille au Bois !

Catherine foudroya du regard le nouveau venu qui n'était autre que Robert Mareuil.

— Dis donc, Bob ! de quoi te mêles-tu ?

— De mon service, ma petite. M. de Braynes est payé pour représenter la firme et non pour te faire prendre l'air !

Après un court moment de surprise, le comte, le toisant, riposta :

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous, monsieur Mareuil. Que vous le vouliez ou non, je suis ici dans l'exercice de mon emploi.

— Oui, oui, je vois ! Vous êtes en train d'expliquer à Mlle Arthuis la théorie du moteur à l'arrêt.

Malgré sa colère, Catherine se mordait les lèvres pour ne pas rire. Elle intervint de nouveau :

— Je n'ai pas le droit, comme tout le monde, de faire un essai ?

— Un essai ? Quel essai ? De la voiture ou du pilote ?

— Que t'importe ? En tous les cas, je dirai à papa avec quel zèle tu défends ses intérêts.

Puis, s'adressant au comte de Braynes :

— Mettez en marche, voulez-vous, car je sens que je serai en retard à mon rendez-vous.

Elle décocha un nouveau regard en lame de couteau à Robert Mareuil qui n'eut que le temps de sauter du marchepied où il s'était hissé et ils démarrèrent.

— Eh bien ! dit-elle en riant de toutes ses dents, je crois que vous pouvez boucler votre valise ! Vous ne raterez pas votre voyage, monsieur de Braynes.

Mais celui-ci la fixant très sérieusement :

— Pourquoi vous êtes-vous moquée de moi ? demanda-t-il.

— Je n'en ai jamais eu l'intention, je vous assure. D'abord, je ne prévoyais pas un chauffeur bénévole... et si bon technicien. Si je vous avais dit : « Je suis Catherine Arthuis », vous eussiez, sans doute, montré un empressement d'un autre ordre.

— Détrompez-vous. J'aurais trouvé cela beaucoup moins drôle : je me serais cru en service commandé.

De nouveau, Catherine éclata de rire, juste comme ils arrivaient devant l'entrée principale du stade Roland-Garros. Elle s'appêtait à descendre. Régis l'arrêta :

— Si je quitte le service de votre père...

— De mon gendarme de père, rectifia Catherine.

— Si vous voulez ! Si donc je quitte son service, puis-je rester à celui de sa fille ?

— A quel titre ? chauffeur ou chaperon ?

Le comte eut vers la jeune fille un regard facile à interpréter dans tous les dialectes et répondit :

— Rien ne me serait plus agréable que d'être admis au titre de chevalier servant. Si je suis un pitoyable représentant pour la firme Arthuis et Cie, je peux être un partenaire supportable pour la danse, l'auto, le tennis... Vous venez souvent au Stade ?

— Presque tous les jours.

— Alors, je m'inscris dès aujourd'hui.

Régis prit la main qui retenait encore la portière et l'amena jusqu'à ses lèvres en murmurant :

— Quelle belle institution que le Salon de l'Auto !

CHAPITRE II

Il était de règle chez les Arthuis que le déjeuner fût servi à une heure. Si le constructeur montrait au travail une grande exactitude, il en allait de même pour les repas. Quand il lui arrivait d'être retenu par ses affaires, il préférerait ne pas rentrer et prévenait par téléphone. Jamais sa femme n'avait dû l'attendre pour passer à table.

Catherine eut préféré une organisation plus souple, car elle avait un mal inouï à faire concorder ses plaisirs avec l'exactitude.

Ce jour-là, après sa promenade mouvementée et imprévue, elle se trouva sérieusement en retard. Aussi désirait-elle vivement apprendre que son père ne déjeunerait pas là. A la femme de chambre venue lui ouvrir, elle demanda de son petit air ingénu :

— Je n'ai aucune idée de l'heure, Marcelle. Je ne suis pas en avance, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, mademoiselle ! Monsieur et Madame sont à table depuis dix bonnes minutes.

La tuile !

Catherine se hâta, monta chez elle pour remettre un peu d'ordre dans sa toilette, puis descendit à la salle à manger. Sur le seuil, elle s'arrêta, médusée et, disons-le, fort contrariée. Robert Mareuil était là et la fixait d'un air singulier.

Tout de suite, elle pensa qu'il était venu faire son rapport sur l'incident de la matinée et elle riva son regard sur le sien, mais sans aménité.

— Eh bien ! observa M. Arthuis, pour ce qui est de l'exactitude, tu peux prétendre au prix. D'où sors-tu donc ?

Catherine rencontra les yeux rieurs de Bob. Elle se demanda s'il avait parlé.

— Je viens du stade Roland-Garros et j'ai complètement oublié l'heure. Je m'excuse.

Tout en parlant, elle se glissait à sa place, se trouvant ainsi à la droite du jeune Mareuil auquel, sous la table elle administra un magistral coup de pied.

Bob encaissa sans broncher et, toujours souriant, lui tendit les hors-d'œuvre que la femme de chambre, sur l'ordre de sa maîtresse, avait laissés à sa portée.

— Tu pourrais dire bonjour à Robert, remarqua l'industriel.

— C'est déjà fait, répondit celui-ci en dévisageant moqueusement sa voisine.

— Es-tu passée chez Rosine ? s'inquiéta Mme Arthuis.

Heureuse de cette diversion, Catherine entreprit de narrer sa visite à la lingère, parlant tissus, rubans

et fanfreluches. Mais son père, que ces questions féminines intéressaient peu ou prou, coupa net :

— Je t'ai choisi ta voiture ce matin. Si tu le veux, Bob va te faire faire un essai cet après-midi.

En l'absence du jeune homme, Catherine eut été ravie. Mais, bien qu'il fit celui qui ne la regardait point, elle sentait son regard chargé d'ironie et cela la mettait hors d'elle.

— C'est tout à fait inutile, déclara-t-elle. J'en ai fait un, ce matin, à bord du roadster que j'ai choisi moi-même.

M. Arthuis, la fourchette levée, s'arrêta de manger et demeura bouche bée. Puis, il rit en regardant Bob et sa femme.

— Tu as fait un essai ? Tu avais donc une invitation ?

— Oui, signée de Bob ; et, ma foi, je suis très satisfaite.

Elle narguait visiblement son jeune ami. Celui-ci, très calme, continuait de se servir une sole que lui présentait la femme de chambre. Quand il eut terminé, il dit simplement, sans la regarder :

— Tu oublies, ma petite Catherine, de dire que ladite invitation n'était pas à ton nom.

Elle le toisa.

— Et puis après ? Je voulais justement apprécier incognito le savoir-faire des agents de papa.

— Et... tu as jugé ?

— Parfaitement.

M. Arthuis, à cent lieues de soupçonner ce qui s'était passé, prenait un plaisir non dissimulé à cette joute oratoire. Il intervint :

— Avec quelle voiture as-tu fait cet essai ?

— La 14 CV roadster, beige et rouge, qui me plaît énormément.

Subitement câline, elle se pencha vers son père qui se trouvait à sa droite et minaуда :

— C'est celle-là que tu m'as choisie ?

— Demande à Bob, répondit le constructeur en souriant. C'est lui-même qui s'en est chargé et qui l'a amenée tout à l'heure de l'usine. C'est même à cause de cela que je l'ai retenu à déjeuner.

Surprise, Catherine se demandait ce que Bob pouvait bien manigancer. Elle l'avait quitté deux heures plus tôt, fort en colère, et elle le retrouvait à table, chez ses parents, ayant lui-même pris la peine de conduire à domicile la voiture qu'elle convoitait. Voulant à tout prix régler la question de Braynes, elle suggéra :

— Tu aurais pu inviter aussi ton représentant, M. de Braynes. C'est lui qui, très aimablement, s'est offert pour me faire essayer le roadster ; et il m'a conduite au Stade.

A cette minute, elle comprit que Bob n'avait rien dit.

— De Braynes ! riposta M. Arthuis. Tu n'as guère de flair, ma petite ! C'est le plus mauvais de nos agents. Un zéro. Aussitôt après le Salon, je le balance. Et d'abord, ce n'est pas son affaire de piloter les voitures échantillons.

Piquée au vif, comme si sa propre responsabilité fût engagée, et pensant qu'au lieu d'être blâmé, Régis méritait d'être remercié, elle répliqua :

— Je n'ai pas à le juger du même point de vue que toi, papa ; mais, justement parce qu'il ignorait qui j'étais, j'estime qu'il s'est montré très bon vendeur.

Puis elle ajouta, jouant l'indifférence :

— Après tout, en le congédiant, tu ne feras qu'aller au devant de ses désirs, car il doit partir

incessamment en voyage ; aux sports d'hiver d'abord, et...

Bob, en ricanant, lui coupa la parole :

— Très bon agent, en vérité, qui trouve le temps de parler de ses petites affaires personnelles aux clientes de la maison !

Mais Catherine ne se démontait pas facilement.

— Parfaitement ! d'autant plus que les dites clientes, comme un fait exprès, y vont aussi aux sports d'hiver.

— Et c'est lui, sans doute, qui pilotera la 14 CV ?

— Allons ! Allons ! mes enfants ! intervint Mme Arthuis ; les sujets de dispute ne vous manquent pas ! Celui-là est ridicule.

L'industriel riait sous cape. S'il était très indulgent pour sa fille, il tenait son jeune collaborateur en grande estime. Cette confiante sympathie qui existait entre ces deux hommes d'âge et de situation différents, était née dix ans plus tôt sur le paquebot qui les amenait de New-York en France.

M. Arthuis, que ses affaires avaient conduit outre Atlantique, regagnait Paris et s'évertuait vainement à se faire comprendre d'un de ses compagnons de traversée car il maniait fort mal la langue anglaise.

Il s'énervait visiblement, quand un tout jeune garçon, qui se trouvait au fumoir à deux pas de lui, s'approcha et, en français, demanda :

— Puis-je vous servir d'interprète ? monsieur.

L'industriel dévisagea le boy.

— Vous parlez l'anglais ?

— Mes parents sont français, monsieur ; mais j'habite les Etats-Unis depuis mon enfance.

Puis il se nomma :

— Robert Mareuil. Mon père est consul de France à Baltimore, dans l'Etat de Maryland.

Intéressé par ce gamin débrouillard, M. Arthuis se mit à rire et accepta. Ce jour-là, l'intervention de Robert lui permit d'engager de sérieux pourparlers avec une firme américaine pour une affaire qui devait avoir des suites.

A dater de ce jour, et pendant tout le voyage, le constructeur prit plaisir à retrouver son jeune interprète dont le caractère primesautier le séduisait. Il apprit ainsi que Robert quittait ses parents pour tenter sa chance en France. Son père, souffrant, devait réintégrer prochainement, lui aussi, son pays d'origine et ils étaient sans fortune.

Conquis, l'industriel se déclara tout prêt à l'aider de toute son expérience et il tint parole. Son protégé n'avait que dix-sept ans, à l'époque. Il l'hébergea d'abord. L'hôtel de la rue Henri-Heine était vaste. Puis, il se l'attacha comme second secrétaire, prenant plaisir à développer et à guider les rares qualités qu'il découvrait chaque jour chez son jeune et courageux ami.

Catherine, de sept années plus jeune, venait d'atteindre ses dix ans. Elle le considéra comme un grand frère et se montra ravie d'avoir quelqu'un à taquiner, quelqu'un qui serait, croyait-elle, toujours disposé à satisfaire ses moindres caprices. Ce en quoi, elle se trompait.

Dix-huit mois passèrent. M. Mareuil père, était rentré depuis quelques semaines seulement, très déprimé. Il mourut presque aussitôt, laissant sa femme et son fils avec des ressources plus que modestes. A cette occasion, le constructeur, qui avait pris Robert en affection, sut la lui témoigner autrement que par de simples paroles.

De son côté, Mme Arthuis accueillit avec sympathie Mme Mareuil, et des relations étroites s'établi-

rent entre les deux familles, en dépit de la différence des situations de fortune.

Robert, devenu le bras droit du « patron », occupait maintenant à l'usine une situation de premier plan, malgré sa jeunesse, et il pouvait désormais donner à sa mère, avec laquelle il vivait, tout le bien-être désirable.

Au moment où se situe notre récit, Robert avait vingt-sept ans. Brun, les yeux bleus, la poitrine aux pectoraux saillants, il était de haute taille et fortement charpenté. Un pli à la commissure des lèvres donnait à l'expression intelligente du visage le piment de l'ironie.

C'est ainsi qu'il apparaissait ce jour-là, pendant la discussion qui les mettait aux prises, et ce petit sourire acide qu'il affichait par simple taquinerie achevait d'exaspérer Catherine. Elle était toujours la petite fille rageuse qu'il se complaisait à faire, comme on dit, grimper à l'échelle. Au fur et à mesure qu'elle avançait en âge, rien n'avait changé, au contraire. Bob, se targuant de son titre d'aîné s'arrogeait le droit de critiquer, voire de réprimander, et Catherine regimbait.

Nonobstant, depuis quelque temps, Bob avait changé. Il devenait plus conciliant, plus malléable, plus doux aussi. Et M. et Mme Arthuis ne laissaient point de s'étonner de l'âpreté d'une discussion, en apparence anodine et sans motif sérieux.

La raison en était que ni l'un ni l'autre ne lui attribuait sa véritable cause.

— Alors, ça ne tourne pas encore ?

— Un peu de patience, voyons ! Tu sauras pour ta gouverne, ma petite Kate, qu'un moteur a, comme tu les as toi-même, ses propres caprices. Il a même souvent très mauvais caractère et quand on le malmène, il fait comme toi, il boude. Avoir son permis de conduire, c'est bien, encore que ça ne prouve pas grand'chose ; mais ça ne suffit pas pour vous dépanner.

— Tu as fini ?

— Si tu veux réparer toi-même, à ton aise. C'est ton rôle, après tout.

Bob avait débité tout cela doucement, tandis qu'à deux pas, les mécanos de l'usine effectuaient le travail, un léger accroc au changement de vitesses.

Catherine, debout à côté du roadster, trépignait et, de temps à autre, jetait un regard à sa montre. Ce petit manège n'échappait point à Robert Mareuil, et l'on eût dit qu'il mettait quelque maline complaisance à prolonger la réparation.

Depuis un mois, Catherine avait son permis de conduire et elle en profitait largement. Tous les jours, au volant de son élégante voiture, elle partait, et nul ne savait le but de ces randonnées quotidiennes.

La veille, M. Arthuis avait téléphoné lui-même à l'usine pour qu'on allât chercher la voiture en panne du côté de Saint-Cloud. Bob ne se privait pas d'adresser à la jeune fille d'amers reproches qui, pour être bien fondés, n'en étaient pas moins fort mal accueillis.

— Ma petite, si tu as tes nerfs, tu aurais mieux fait de choisir un bon vieux clou pour les passer. Une bagnole comme celle-là, ça se prend par la douceur.

— Assez ! tu m'agaces !

Bob se tut ; mais sa conviction n'en fut pas ébranlée. Depuis la mi-octobre, autrement dit depuis six semaines, il constatait chez Catherine une nervosité anormale dont il cherchait vainement la cause. Seulement il en voulait à son patron de la laisser conduire, contre toute prudence, ce qui par ricochet la rendait d'humeur massacranter.

C'est qu'en dépit de ses boutades, il cachait peut-être au fond de soi un sentiment très tendre pour son amie d'enfance ; mais il le dissimulait jalousement et il eût préféré se faire tuer plutôt que d'en convenir. D'autre part, il faut avouer que Catherine ne l'incitait d'aucune manière à se déclarer. En toute sincérité, elle ne se doutait de rien.

Cependant, guidé par son affection pour la jeune fille, il avait acquis la certitude qu'il se passait dans sa vie quelque chose d'anormal. Elle n'était plus la même. A tout bout de champ, elle avait des sautes d'humeur inexplicables, de sorte qu'à tort ou à raison il se forgeait un tas d'idées, souvent contradictoires.

Plusieurs fois il avait, avec sa brusquerie coutumière, risqué une allusion à son existence mouvementée, et elle l'avait accueilli par des rebuffades.

Aussi bien était-il décidé à tirer la chose au clair et c'était pour cela que, se doutant qu'elle avait, ce jour-là comme toujours, un emploi du temps dûment établi, il prévoyait et espérait un coup de téléphone qui l'eût éclairé.

Mais ses conjectures ne se réalisèrent pas. Le téléphone resta muet. Voyant que l'heure passait, Catherine prit une décision soudaine :

— Je file, dit-elle. Je suis attendue. Tu ramèneras ma voiture à la maison.

Le ton déplut à Bob.

— Sans blague ! s'exclama-t-il. Est-ce que tu t'imagines que je suis à tes ordres ? Je ne suis pas chauffeur, même benévole. Adresse-toi pour ça à ce cher comte de Braynes !

Ce nom ainsi jeté amena une rougeur au visage de Catherine. Bob fut fixé tout de suite, mais non calmé.

— Je suis sûr, continua-t-il, que c'est cet as du volant qui a esquiné ton moulin ?

— Lui ? Il te donnerait des leçons, mon petit !

Mais Catherine comprit qu'elle venait de se trahir et de se jeter, tête baissée, dans le jeu de Bob. Elle tourna les talons, entra sous un hangar tout proche et, le plus tranquillement du monde, se remit un peu de poudre, puis, aux lèvres, un soupçon de rouge.

Quand elle eut terminé, Bob était toujours là. Décidée pour des motifs bien à elle à ne pas se laisser entraîner dans une discussion dont Régis de Braynes ferait les frais, elle demanda, enveloppant sa question d'un sourire angélique :

— Je suis présentable ?

Bougon, Bob riposta :

— Tout dépend des gens à qui tu as l'intention de te présenter. Pour mon compte personnel, la moitié de ce que tu viens de te mettre sur la figure suffirait amplement.

Catherine ne put réprimer un haussement d'épaules. Mais, reprise aussitôt par son esprit frondeur, elle répondit :

— Tout le monde n'a pas sur l'esthétique féminine les mêmes conceptions que toi... heureusement !

Elle tendit la main, voulant atténuer l'effet de ces paroles. Bob la prit du bout des doigts, comme à

regret. Mais, au moment où elle allait s'éloigner à la recherche d'un taxi, un des mécanos s'approcha :

— C'est prêt, mademoiselle, annonça-t-il.

— Chic ! fit Catherine.

Elle semblait tout à coup très joyeuse. Avant de prendre place à son volant, elle gratifia l'ouvrier d'un solide pourboire et Bob, au fond de soi, apprécia ce geste.

Catherine eut pour lui un dernier coup d'œil ; puis, avant de démarrer, elle demanda :

— Tu ne veux pas que je te dépose, cher ami ?

— Très peu pour moi, chère amie. Je tiens trop à ma carcasse !

Sur cette dernière flèche, elle mit en marche et franchit la grille.

Robert traversa la cour. Comme il regagnait son bureau, un de ses collègues, nouveau venu dans la maison et garçon fort séduisant, l'interpella :

— Dites donc, Mareuil, elle n'est pas mal, la fille du patron. Elle me plairait assez.

Mi-rieur, mi-sérieux, Bob répondit :

— Qu'attendez-vous pour le lui dire ?

— L'occasion, mon cher. Mais, entre nous, j'ai bien peur qu'il ne soit trop tard.

— Ah ! fit simplement Mareuil.

Mais l'autre, en veine de confidences, poursuivit :

— Je pense que Mlle Arthuis a déjà choisi.

— Qu'est-ce qui vous fait supposer cela ?

— Mon Dieu, ce n'est qu'une opinion. Toutefois, depuis pas mal de temps déjà, je l'ai beaucoup aperçue au Sporting-Club et, c'est curieux, toujours avec le même type, un très beau garçon blond qui, si j'en juge par les apparences, doit être sur les rangs. Il cultive quelque chose, je ne sais si c'est la femme

ou l'héritage, mais elle ne joue qu'avec lui, ne danse qu'avec lui. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Il y a certains détails qui ne trompent guère. Au fait, vous devez être mieux renseigné que moi ?

— Pourquoi le serais-je ? Je ne suis pour elle qu'un employé comme vous, et rien d'autre.

Pourtant, malgré son assurance, plus feinte que réelle, ce fut pour Bob un trait de lumière. Ainsi se trouvait expliquée la façon d'être de Catherine. Elle était amoureuse et il devinait fort bien l'objet de sa flamme : le beau Régis de Braynes.

Il en ressentit un choc qui l'étonna lui-même ; mais, dans sa volonté de ne point laisser lire en lui, il trouva le courage de plaisanter. Posant familièrement la main sur l'épaule de son collègue, il dit, sentencieux :

— Mon vieux, tournez la page. Croyez-moi ! N'y pensez plus et surtout ne regrettez rien. Catherine Arthuis n'est pas une femme pour nous !

CHAPITRE III

— Mademoiselle Simone, bonjour ! Je suis très en retard, n'est-ce pas ?

— Oh ! monsieur, il n'est que neuf heures quatre minutes !

— C'est bien ce que je disais : je suis en retard de quatre minutes. C'est impardonnable. Allons ! au travail ! Le courrier ?

— Je commençais à le dépouiller.

Ce matin de Janvier, malgré la neige qui, sans

arrêt, tombait à gros flocons, M. Arthuis était à la tâche à l'heure réglementaire et, comme chaque jour, il se mit en devoir de compulser la volumineuse correspondance, aidé en cela par sa fidèle et compréhensive secrétaire.

La lampe rouge du téléphone s'alluma. Mlle Simone prit l'un des quatre ou cinq récepteurs.

— Allo ! oui... De la part ?..

Elle tendit l'appareil à son patron en disant :

— M. Barnave vous appelle de Genève.

Aussitôt l'industriel engagea la conversation.

— Allo ! Lui-même... bonjour Barnave ! vous êtes bien matinal. Que se passe-t-il ? Allo ! allo ! je vous entends très mal... Ah ! maintenant, c'est mieux. Alors ? Broders ! non !... Je comprends que ça m'intéresse et je vous sais gré de me prévenir. Aujourd'hui ? Hum ! c'est un peu court. Enfin, tant pis, je vais m'arranger pour envoyer quelqu'un. Bon ! Allo ! allo ! Ah... Cette friture sur la ligne est insupportable ! Allo ! dites-moi, Barnave, vous serez là pour présenter mon émissaire ? Parbleu, je le sais que ma maison est connue ; mais pour une première affaire, surtout dans de telles conditions, je préfère... Oui, oui ! vous avez raison, je crois comme vous qu'il vaudrait mieux le présenter comme étant, par hasard, de passage à Genève. Cela n'aurait pas l'air d'attacher trop d'importance à la question... Evidemment ce sont de petites subtilités, les ficelles du métier, ce que l'on peut appeler la psychologie de l'acheteur et du vendeur... Vous blaguez, mais c'est la vérité... Bon ! Je vais vous confirmer par télégramme... Qui je compte envoyer ? Sans doute Robert Mareuil, c'est un débrouillard, un type qui a de l'estomac... Entendu ; à très bientôt, j'espère et encore merci.

Avant de raccrocher, M. Arthuis se remit en rapport avec la standardiste et ordonna :

— Veuillez prier M. Mareuil de passer immédiatement à mon bureau. Faites vite !

Puis, à sa secrétaire :

— J'ai à régler diverses questions importantes avec M. Mareuil. Voulez-vous vous charger de répondre à ces quelques lettres que je viens d'annoter. Nous verrons le reste tout à l'heure.

A peine Mlle Simone fut-elle sortie que la porte matelassée fut poussée et Bob entra.

— Arrive, dit M. Arthuis. Prends une cigarette et assieds-toi cinq minutes. Donne-moi d'abord du feu. Je viens d'avoir une communication de la plus haute importance avec Barnave, notre ancien représentant à Genève. Il a dîné avec Willy Broders qui, naturellement, ignore les relations qu'il avait avec nous.

— Broders, le maître de forges du Lincolnshire ?

— Exactement, celui sur lequel je fonde mon seul espoir de créer là-bas une filiale de mes usines. Et c'est sur toi que je compte pour mener à bien cette affaire, grosse de conséquences pour moi. Oh ! je sais que ce ne sera pas facile. Broders est coriace ; mais tu as la dent solide. Il faut que tu partes immédiatement.

— Mais voyons, vous ne pouvez pas, vous, Arthuis, maison connue dans les deux hémisphères, déplacer quelqu'un pour s'entremettre en votre nom près de Broders à Genève ! Ce serait une tactique déplorable ! La partie serait perdue d'avance.

L'industriel ne put s'empêcher de sourire, heureux de l'objection qui dénotait chez son jeune collaborateur un sens des affaires incontestable.

— Bien parlé, Bob ! mais j'ai pensé à tout. Si Barnave n'a pas jugé bon de dévoiler à l'anglais qu'il était encore tout récemment notre représentant, c'est qu'il est de mon avis, du tien, et ce doit être tout à fait par hasard que tu trouveras là-bas le maître de forges. Il va combiner ça. Broders est, paraît-il, en Suisse pour acheter une propriété, et c'est justement la sœur de Barnave qui est la vendeuse. Tu vois comme les choses s'arrangent parfois toutes seules. Depuis des années, sans y parvenir, je rêve de le rencontrer, comme par hasard, et, alors que je n'y pensais pas, voilà l'occasion qui m'est offerte toute chaude.

— Mais, monsieur Arthuis, je ne suis pas le patron !

D'un geste, l'industriel lui imposa silence.

— Justement, mon petit, cela sera plus facile d'amorcer l'affaire, car il ne s'agit point pour toi de traiter, bien sûr ! Tu dîners avec Barnave et Broders, et je suis certain qu'avec ton flair tu trouveras le moyen, entre la poire et le fromage, d'amener ce diable d'homme à entrer dans mes vues. C'est une belle partie à jouer. Je vais te donner la marche à suivre. C'est simple comme bonjour et, qui sait, plus tard, tu seras peut-être, là-bas, le fondé de pouvoir de la succursale Arthuis et Cie !

Les yeux rieurs, Bob dévisageait le patron. Ce n'était pas la première fois qu'il s'enthousiasmait pour la maîtrise et l'inébranlable confiance que l'industriel avait dans son étoile. Au surplus, il était rempli de gratitude envers cet homme qui l'avait élevé à la situation qu'il occupait chez lui.

— Tu as juste le temps de boucler ta valise, conclut le constructeur.

— C'est une lourde responsabilité pour moi ! observa Robert. Et si je ne réussis pas ?

M. Arthuis s'était levé et cherchait dans un dossier quelques papiers qu'il examina. Puis, levant les yeux sur son collaborateur :

— Si toi, mon petit, tu ne réussis pas, dit-il, c'est que l'affaire est impossible.

Contournant sa table de travail, il s'approcha de son collaborateur et lui posant familièrement la main sur l'épaule, il ajouta :

— Tu comprends, si je t'ai choisi, alors que j'ai alentour de moi des techniciens plus entraînés que toi, c'est que cette affaire ne se présente pas comme les autres. Elle exige, pour être menée à bien, de la souplesse, de la diplomatie, voire même du toupet. Il y faut le trompe-l'œil de ta jeunesse, de ton optimisme, l'appât de ton esprit frondeur, disons le mot, l'artifice de ton « je-m'en-fichisme ». Avec de pareils atouts, Broders, avant le café, aura touché des deux épaules. Je me représente la scène : Premier round, tu vas t'installer pour dîner dans le restaurant que t'indiquera Barnave, vraisemblablement « la Perle du Lac ». Lui-même y viendra, flanqué de Broders. Deuxième round, il t'apercevra, jouera la surprise, t'invitera à sa table et... ma foi, le reste te regarde.

— Je vois, monsieur Arthuis, que vous ne manquez pas d'imagination ; mais...

— Il n'y a pas de mais. J'ai décidé. Seulement pénètre-toi bien de ton rôle. Tu vas aux Sports d'hiver ; tu fais, en passant, une courte halte à Genève. Naturellement, la caisse va te munir du viatique nécessaire. Ton train est à midi cinquante. Il te reste le temps de prévenir ta mère.

Bob ne dissimula point sa contrariété.

— Il m'est impossible, dit-il, de prendre ce train. C'est la fête anniversaire de maman et, pour rien au monde, je ne la laisserais seule ce midi, car elle compte sur ma présence. Je partirai ce soir. De toute façon, je n'aurais pu rencontrer Broders avant demain midi.

Bien que cela dérangeât ses projets, M. Arthuis ne fit aucune objection. Il savait, mieux que par ouï-dire, la tendresse de Bob pour sa mère et, sevré lui-même de ce côté-là des joies familiales, il n'eut pas un instant l'idée de passer outre.

— Tu as raison, mon petit. Je m'en voudrais de priver Mme Mareuil de son fils en un pareil jour.

Cette question définitivement réglée, Bob, qui n'aimait rien tant que la lutte sous toutes ses formes, était ravi à l'idée de trouver en face de lui un adversaire de taille. Aussi ce fut avec enthousiasme que, pendant plus d'une demi-heure, il mit au point avec son patron la partie purement commerciale de l'entrevue. Puis, s'étant levé, il se disposait à se retirer, lorsque M. Arthuis l'interpella de nouveau :

— Dis-moi, Robert, tu pourrais profiter de l'occasion pour me rendre un autre service ?

— A votre disposition.

Cependant l'industriel semblait avoir perdu quelque assurance. Visiblement, ce qu'il avait à dire l'embarrassait. Enfin, il s'expliqua :

— Tu devrais, au retour, passer par Mégève et me ramener Catherine.

Bob ne fut pas maître d'un réflexe :

— Vous ramener Catherine ? s'écria-t-il en levant les bras vers le ciel comme pour le prendre à témoin de la difficulté de l'entreprise. Elle a décidé

de prolonger son séjour à la montagne, si je comprends bien ?

— Eh oui ! tu comprends parfaitement. Elle s'est même fourré dans la tête de suivre en Autriche une bande d'écervelés comme elle qu'elle a connus là-bas. Ah ! elle m'en donne du souci, mademoiselle ma fille ! Aussi, j'exige qu'elle revienne. Tu entends ? Et toi seul peux la persuader.

Robert ricana.

— La persuader ! La persuader ! C'est très facile à dire. Voyons, monsieur Arthuis, vous qui êtes son père, vous déclarez forfait et vous voudriez que moi je parvienne à la convaincre ! C'est pire que les travaux d'Hercule et, à côté de cela, l'affaire Broders est un jeu d'enfant !

— Je sais, convint l'industriel, non sans amertume.

— Que suis-je pour Catherine ? poursuivit Bob : un ami, soit ! mais aussi un de vos employés, un salarié, comme le plus modeste balayeur de vos usines et, croyez-moi, pour elle ce petit détail a son importance. A ses yeux, c'est un handicap. Ah ! si vous vous adressiez pour cette mission au comte Régis de Braynes, par exemple, celui-là que l'on rencontre partout dans son sillage, nul doute qu'il aurait sur votre fille plus d'influence que moi !

— De Braynes ? Un sauteur ! Un propre à rien !

D'un coup de poing, M. Arthuis martela son bureau.

Bob sourit ironiquement :

— Peut-être ! Mais il se nomme « de », il sait distraire les petites filles romanesques en mal de flirt. Il en faut comme ça ! S'il n'y avait que des types dans mon genre !... Vous savez mieux que moi que Catherine n'est pas méchante, mais d'un caractère

indépendant et versatile à l'extrême. Elle voltige d'un caprice à l'autre et dame ! celui qui tomberait à Mégève au beau milieu de ses soupirants, comme le soliveau dans la mare aux grenouilles, et qui oserait lui dire : « Ma petite Kate, je viens te chercher, fais tes malles, je t'emmène ce soir ! » eh bien ! celui-là, croyez-moi, serait fort mal reçu ! A mon humble avis, le mieux serait de temporiser en lui donnant l'autorisation qu'elle demande. Vous trouverez bien par la suite un prétexte pour la rappeler.

— Ma foi, tu as raison. Je vais aviser dans ce sens.

Devinant le tracas de son patron, Bob n'insista pas. Certes, il aurait bien voulu lui rendre ce service ; mais, cette fois, pour des raisons toutes personnelles, il se sentait nettement impuissant.

Depuis que son collègue lui avait appris les relations de Catherine avec le comte de Braynes, il évitait le plus possible de se rencontrer avec elle, dans la crainte de perdre le contrôle de ses nerfs et, de ce fait, laisser deviner ses sentiments intimes. Aussi bien Catherine était-elle partie trois semaines plus tôt pour la Haute-Savoie sans qu'il l'ait revue autrement que devant témoins. On eût dit qu'elle-même, redoutant certaines réflexions de son fougueux ami, évitait le tête-à-tête.

Cependant, depuis son départ, Bob y pensait, malgré lui, et il se demandait si elle ne reviendrait pas fiancée à Régis de Braynes car, bien qu'il n'en eût aucune confirmation, il était à peu près certain que le comte était, lui aussi, à Mégève.

C'est pourquoi, pour rien au monde, il n'aurait voulu troubler cette idylle. Il connaissait trop bien Catherine pour espérer autre chose qu'un refus ca-

tégorique d'abréger son séjour, alors qu'au contraire elle avait décidé de le prolonger. Une telle intervention eût été sans portée et Bob avait horreur du ridicule.

Or, tout ceci ne pouvait être dit à M. Arthuis qu'il sentait préoccupé. Aussi, ne tenant pas à prolonger l'entretien sur ce thème délicat, il prit congé.

— Si tu réussis, comme je le crois, à amorcer cette affaire Broders, déclara l'industriel en lui serrant la main, tu pourras, après m'avoir rendu compte par téléphone, prendre quelques jours de liberté avant de regagner ton poste.

Dans cette proposition venant tout de suite après la conversation précédente, Bob vit une arrière-pensée. Aussi précisa-t-il :

— Je vous remercie. Dans ce cas je pousserai jusqu'à Chamonix où j'espère rencontrer un de mes amis.

Si M. Arthuis éprouva quelque déception, rien, cependant, ne le décela au regard pénétrant de son subordonné. Il dit simplement :

— A ton aise, petit, et bonne chance !



Bob habitait avec sa mère un petit pavillon, rue du Chalet, à Boulogne-sur-Seine, et il lui fallut à peine dix minutes pour s'y rendre à pied, en quittant l'usine. D'ordinaire, il allait et venait avec la voiture mise obligeamment à sa disposition par son patron ; mais ne devant pas, avant son départ, rentrer au bureau, il avait préféré la laisser au garage.

Sa joie de s'évader durant quelques jours des sou-

cis de son métier était mitigée du fait que sa mère en serait contrariée ; mais l'affaire valait la peine d'être tentée et il était sûr que l'excellente femme ne saurait lui en vouloir.

En traversant le jardinet embryonnaire précédant la maison, il aperçut par la fenêtre de sa salle à manger la table mise avec un luxe inaccoutumé, et il songea à la déception que sa maman eût éprouvée s'il lui avait fallu renoncer à déjeuner avec elle.

Suivant le vestibule, il s'en fut directement à la cuisine minuscule d'où lui parvenaient des odeurs prometteuses. A pas de loup il entra et, surprenant la cuisinière qui, une cuiller de bois en main, appréciait le dosage d'un chef-d'œuvre de sauce, il la prit dans ses bras et la tourna vers lui. Mme Mareuil poussa un cri ; mais, reconnaissant son fils, elle murmura, grondeuse :

— Oh ! Bob ! Tu es insupportable ! Tu m'as fait peur !

C'était une toute petite femme, mince, trop mince pour sa santé. Les traits étaient beaux, réguliers, les yeux très bleus, le regard très doux. Bob ne lui ressemblait point et devait tenir de son père.

En se dégageant de l'étreinte de son fils, elle contempla la magnifique gerbe d'œillets pourpres dont il était porteur et elle s'émerveilla :

— Bob ! tu as fait des folies !

Mais son regard démentait ses paroles.

— Bonne fête, maman ! Puisse ce jour nous apporter un surcroît de bonheur !

Mme Mareuil hocha la tête :

— Avons-nous vraiment besoin de cet appoint ? N'es-tu pas heureux ?

Sur ce sujet, Bob aurait eu peut-être beaucoup à dire ; mais il n'était point dans ses intentions de

se livrer à des variations psychologiques sur ses propres sentiments. Il répondit néanmoins :

— Je suis parfaitement heureux, mère, et figure-toi que cela n'a tenu qu'à un fil que je le sois moins aujourd'hui.

Déjà Mme Mareuil était sortie de la cuisine, emportant ses fleurs. Bob la suivit jusque dans le salon où elle se mit en devoir de les disposer. La phrase de son fils l'intrigua et elle se détourna :

— Que veux-tu dire ?

Bob ne savait comment lui annoncer son départ. Il prit le parti de brusquer les choses :

— Eh bien ! M. Arthuis m'expédie à Genève pour quelques jours. Il voulait que je parte à midi cinquante.

— Oh ! protesta la brave et digne femme. Tu as refusé, au moins ?

— C'est-à-dire que j'ai reculé mon départ jusqu'à ce soir. La mission dont il me charge est si importante et dénote chez le patron une telle confiance en moi que je n'ai pu refuser.

Lisant sur le visage de sa mère un véritable désappointement, Bob précisa :

— Tu sais, maman, c'est une affaire qui peut avoir pour moi, pour nous, des conséquences inespérées. Il s'agit de planter des jalons pour la création d'une filiale de la maison Arthuis en Angleterre, sous le couvert de Willy Broders, maître de forges à Lincoln. Or, le patron envisage pour moi, dans cette succursale projetée, la charge de fondé de pouvoir. Nous pourrions nous installer là-bas, tous les deux dans un joli cottage en cette vieille ville, si riche de souvenirs saxons, romains, danois, normands et médiévaux.

Bob s'enthousiasmait. Mais Mme Mareuil ne sem-

blait pas devoir partager son exaltation. Elle était devenue très pâle et, prête à pleurer, déclara :

— Tu sais, mon chéri, que jamais plus je ne passerai la mer !

Bob se mit à rire et protesta :

— Voyons, maman, ce n'est pas un long voyage, surtout que maintenant, on ne descend même plus du train, si l'on prend le ferry-boat !

— Jamais ! répéta-t-elle.

Une expression d'effroi se lut dans ses yeux.

Bob ne connaissait que trop bien la terreur que la seule pensée de la mer suscitait chez sa mère. Il en avait souffert étant enfant, alors qu'il lui était interdit d'aller jouer sur la plage avec ses petits camarades.

A cette frayeur morbide il y avait une raison. Le 14 avril 1912, quand, ayant heurté un iceberg, le paquebot anglais « *Titanic* » fit naufrage, engloutissant avec lui quinze cents personnes, Mme Mareuil se trouvait à bord avec son fils, âgé d'un an à peine. Tous deux échappèrent, comme par miracle, à la catastrophe ; mais les heures atroces que la pauvre femme avait vécues étaient restées à jamais gravées dans sa mémoire. Elle allait rejoindre son mari à Baltimore. Recueillie avec d'autres passagers, lorsqu'elle débarqua à New-York, serrant son enfant dans ses bras, la malheureuse avait perdu la raison et, pendant plusieurs mois, on désespéra de la guérir. Elle se rétablit enfin, mais ne put chasser l'effroyable vision. Il fallut la maladie de son mari pour qu'elle consentît à s'embarquer pour rentrer en France et ce dernier voyage ébranla de nouveau ses nerfs au point que, depuis, le seul voisinage de la mer suffisait à provoquer des crises dangereuses pour sa vie.

Bob n'insista pas. Si plus tard les événements l'exigeaient, il serait temps d'aviser.

— Eh bien ! n'en parlons plus, petite mère, et surtout aujourd'hui.

Humant l'air, il ajouta :

— Hum ! Cela sent bon ! J'ai idée que tu as mis les petits plats dans les grands et j'ai une faim !...

Un nuage de tristesse assombrissait encore le regard de la tendre maman. Bob la reprit dans ses bras et la soulevant de terre, l'embrassa comme il savait le faire et le sourire reparut.

— Allons, viens, dit-elle, et dis-moi si j'ai composé un menu à ton goût.

Derechef, elle l'entraîna dans la cuisine, tout en énumérant, dans leur ordre chronologique, les victuailles et les friandises.



Le soir de ce même jour, Bob, confortablement installé dans un compartiment de première classe, sommeillait. Il avait eu la chance de dénicher un bon coin et, la veine lui souriant, il était seul.

Le train roulait depuis une heure. Préoccupé par la démarche qu'il allait tenter, il s'était, dès le départ, absorbé dans l'étude des documents que lui avait confiés M. Arthuis. Puis il s'apprêtait à prendre un peu de repos, lorsque tout à coup il entendit des rires près de lui. Il ouvrit les yeux et il eut le temps d'apercevoir une silhouette féminine qui s'esquivait, laissant sur place un grand jeune homme qui riait de tout son cœur.

Etant seul dans son compartiment, Bob ne pou-

vait douter qu'il faisait les frais de cet accès d'hilarité. Son mauvais caractère aidant, il se préparait déjà à molester l'inconnu, lorsque celui-ci, s'exprimant en anglais, lui dit :

— Excusez-moi, monsieur ; mais il y a dans le compartiment voisin du vôtre une jeune fille qui vous connaît. Elle serait contente si vous consentiez à venir la saluer.

Interdit, Bob répondit dans la même langue qu'il parlait comme un insulaire.

— Une jeune fille ?

— Oui, et vous aussi la connaissez fort bien.

Un seul nom vint à l'esprit de Robert Mareuil : celui de Catherine ; mais il ne s'attarda pas à cette invraisemblance. Catherine était à Mégève.

Toutefois, sa curiosité mise en éveil, il ne pouvait se dérober à cette invite. Il se leva, rectifia l'ordre de sa toilette et suivit le jeune Anglais.

Dans le proche compartiment, une fort jolie fille était assise qui se mit à rire dès qu'il parut. En anglais aussi, elle interpella Bob :

— Hello ! Eddie ! en voilà un cachottier qui dit aller en Norvège et que l'on rencontre dans le rapide de Genève !

Bob, on le conçoit, fut tout de suite amusé de la méprise. Il devisageait l'inconnue en serrant la main fine qu'elle lui tendait. Elle était jolie comme toute Anglaise qui se donne la peine de l'être, mais plus encore par la fraîcheur éclatante du teint et la limpidité du regard que par la pureté des traits. Elle était vêtue d'un ensemble de voyage vert sombre et, près d'elle, sur la banquette, un manteau de vison était jeté. Elle portait tout juste vingt ans.

Bob dut aussi accepter le vigoureux shake-hand de son compagnon que la jeune fille présenta :

— George Peeper, un de mes amis. Vous connaissez, je crois ?

Bob eût souhaité prolonger la méprise, mais cela devenait difficile. Il dit en souriant :

— Je crois, mademoiselle, que vous faites erreur. Je ne suis pas celui que vous croyez. Je me nomme Robert Mareuil et je suis Français.

Dépeindre la stupéfaction et aussi la consternation des deux jeunes gens serait impossible. La jeune fille rougissante et confuse regardait son compagnon et semblait le prendre à témoin qu'ils s'étaient mis dans une posture pour le moins ridicule. Charitable, Bob les tira de ce mauvais pas en ajoutant galamment :

— Mais, Anglais ou non, je suis très honoré de faire votre connaissance.

La jeune fille se remit plus vite que son ami Peeper.

— Oh ! par exemple ! Vous n'êtes pas Eddie ?... Excusez-moi, monsieur, mais vous lui ressemblez à s'y méprendre.

— Je viens de m'en apercevoir, plaisanta Bob, qui commençait à trouver que le voyage s'annonçait moins monotone qu'il ne l'aurait supposé. Puis-je connaître le nom de mon sosie ?

— Eddie Glaseborough.

— Très flatté ! dit Bob qui ne quittait pas des yeux l'étrangère.

Celle-ci, après une courte hésitation, se nomma :

— Je suis Maud Sullivan.

Puis aussitôt :

— Maintenant que je vous regarde plus attentivement, que je vous détaille, je constate que cette ressemblance, bien qu'extraordinaire, n'est pas absolue. Qu'en pensez-vous, George ?

— Mon Dieu ! répondit celui-ci, je n'ai rencontré que deux fois Eddie Glaseborough. Mais, en voyant monsieur, j'ai bien cru, comme vous, le reconnaître.

— Hélas ! soupira comiquement Bob. Je suis navré de vous causer une telle déception.

Puis, fixant la jolie Maud, il ajouta :

— Je suis moi-même déçu, croyez-le, de ne pas être de vos amis.

— Pourquoi ne le seriez-vous point ? au moins pendant la durée de notre voyage en commun ? George et moi allons jusqu'à Genève.

— Tiens ! comme c'est curieux ! Moi aussi !

Tous trois se mirent à rire.

— Puisqu'il en est ainsi, conclut George, allons chercher votre valise et installez-vous ici. Nous n'avons nulle envie de dormir. Et vous ?

— Plus maintenant, affirma Bob après un coup d'œil à Maud.

Quelques instants plus tard, il avait pris place en face de la jeune Anglaise qui s'étonnait :

— Vous parlez l'anglais comme Shakespeare !

— Plutôt comme Fenimore Cooper, plaisanta Bob.

— Il est vrai, en effet, que vous avez une pointe d'accent américain.

— J'ai vécu à Baltimore jusqu'à l'âge de dix-sept ans.

A bâtons rompus, la conversation s'engagea et se prolongea jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Lorsque, très tôt, le matin, ils débarquèrent à Genève à la gare de Cornavin, ils avaient déjà ébauché de nombreux projets, parmi lesquels un séjour de quelques jours à Chamonix.

Ils se séparèrent, non sans avoir convenu de se retrouver le lendemain soir au Mirador pour y prendre le thé et régler définitivement les détails de cette

excursion à la montagne, excursion subordonnée pour Bob à la réussite de l'affaire Broders.

Robert Mareuil se fit conduire à l'hôtel Suisse, rue du Mont-Blanc. Après avoir pris un bain et absorbé un petit déjeuner copieux, il demanda Barnave au téléphone, selon les instructions de M. Arthuis. Tous deux se connaissaient de vieille date et il ne leur fallut pas longtemps pour établir la mise en scène nécessaire à leur projet.

Il fut décidé que Bob arriverait à « la Croix-Bleue », à deux pas de son hôtel, vers une heure moins le quart et, sans se presser, commanderait son déjeuner. Barnave et Broders y viendraient à une heure.

Point par point, Robert exécuta le scénario de l'ancien représentant et, à midi quarante exactement, il franchissait le seuil du restaurant. Par précaution, il avait téléphoné pour qu'on lui retînt une table et l'ayant, dès l'entrée, signalé au gérant, celui-ci le fit conduire au fond de la salle, auprès d'une fenêtre donnant sur un jardin, ce dont il se montra satisfait.

De l'endroit où il se trouvait, il pouvait, sans en avoir l'air, surveiller la porte donnant sur le hall et voir arriver Barnave et Broders. Non loin de la sienne, il y avait deux tables également réservées, l'une de deux couverts et l'autre de trois. Il en conclut que la première devait être celle de Barnave. Donc, jusqu'ici, tout allait bien.

Flanqué du sommelier, le maître d'hôtel était près de lui, attendant ses ordres. En gourmet, il composa son menu. Il choisissait les vins, quand, à quelques pas de lui, un certain brouhaha lui fit lever la tête. La table de trois couverts allait être occupée et il fut tout surpris en reconnaissant Maud

Sullivan, que chaperonnait un homme d'environ quarante-cinq ans, déjà grisonnant sur les tempes, mais fort élégant, monoclé, très Anglais surtout. Elle l'aperçut presque en même temps et, spontanément, vint jusqu'à lui :

— Comme on se retrouve ! s'exclama-t-elle, toute souriante. Vous êtes seul ? Alors, venez à notre table. Je serai très heureuse de vous présenter à mon beau-père.

Ce disant, elle désignait le gentleman qui l'accompagnait et qui semblait très absorbé dans le choix de sa place.

Bob aurait vivement désiré accepter l'invitation, mais il ne le pouvait sans compromettre le but de son voyage. Il s'app préparait à refuser, lorsqu'une voix connue s'écria près de lui :

— Mareuil ! Ce vieux Bob Mareuil ! En voilà une surprise ! Que diable faites-vous à Genève ?

C'était Barnave, lequel, s'adressant à la jeune Anglaise, s'étonna :

— Comment ! Miss Sullivan, vous connaissez donc Robert Mareuil ?

Ce fut au tour de celui-ci d'être surpris. Barnave connaissait Maud ! Brutale, la lumière se fit. Le gentleman accompagnant la jeune fille, le beau-père à qui elle se proposait de le présenter, n'était autre que Willy Broders, le maître de forges !

Un clignement d'œil de Barnave confirma ses déductions. Cependant Maud répondait :

— J'ai voyagé de Paris à Genève avec M. Robert Mareuil que j'ai d'abord pris pour un de mes bons amis, et nous avons convenu d'aller ensemble à Chamonix.

— Tout s'explique, fit Barnave en riant. Alors, mon cher Bob, il ne reste plus qu'à accéder au désir

de miss Sullivan. Pour ma part, je bénis le hasard qui vous amène ici aujourd'hui, car il va me permettre de vous faire connaître à M. Broders, et je suis certain que vous êtes faits pour vous entendre.

Bob, in-petto, pensait que Barnave était un comédien accompli. Ses yeux rieurs se posèrent une seconde sur ceux de son ami et, dans cet échange tacite d'impressions, ils exprimèrent la surprise et la joie de voir leurs petites affaires se combiner toutes seules.

Cependant qu'il se dirigeait vers le maître de forges, déjà plongé dans l'étude du menu, Robert Mareuil songeait à la tête que ferait M. Arthuis s'il était le témoin invisible de cette scène imprévue...

CHAPITRE IV

— Entrez ! Oh ! non ! attendez une minute...
Qui est là ?

— C'est Guido... Vous venez à la patinoire, Kate ?

Catherine Arthuis bondit hors du cabinet de toilette, happa au passage un peignoir de soie vert pâle et, l'ayant enfilé par dessus sa combinaison, alla ouvrir.

— Oh ! déjà prêt ! Moi, il me faut encore quelques instants ; et puis, je suis vraiment fatiguée.

— Vous m'étonnez !

— Où est Régis ?

Le jeune et magnifique Guido Fiorelli fronça ses sourcils d'ébène, ce qui provoqua une moue amusante de Catherine, laquelle n'ignorait point que les deux jeunes gens rivalisaient auprès d'elle d'at-

tentions de toutes sortes, se souriant en sa présence, mais, au demeurant, se détestant cordialement.

— Je ne suis pas le gardien de M. de Braynes, répondit sèchement le jeune Florentin.

Catherine comprit tout de suite que, s'il témoignait tant d'empressement à se rendre à la palinodie, c'était avec l'intention bien arrêtée de « semer » celui qu'il considérerait comme un gêneur. Elle se mit à rire.

— Quel excellent chien de garde vous feriez, pourtant !

— Cela dépend de la personne que j'aurais à garder. Si c'était vous, par exemple, le chien de garde pourrait s'appeler Terre-Neuve.

Son regard de velours se glissant au travers des cils amplifiait encore les paroles prononcées sur le ton de simple badinage et Catherine ne se méprit point sur leur véritable sens. Elle dit cependant :

— Ce sont des galanteries d'escalier que vous débitez, signor Fiorelli ! Gardez-les pour tout à l'heure. Accordez-moi dix minutes et je suis à vous.

Doucement, mais fermement, elle repoussa la porte que Guido tentait de maintenir entr'ouverte, ayant sans doute beaucoup à dire encore. Puis, elle revint à sa coiffeuse.

Si Catherine avait eu, comme certaines personnes désœuvrées et lasses de ne rien faire, l'idée de venir se « reposer » à Mégève, elle eût éprouvé, dès en arrivant, une grande déception ; car la vie trépidante qu'elle y menait depuis quatre semaines l'avait tout simplement épuisée.

Mais elle posait à la jeune fille sportive et, comme noblesse oblige, il fallait bien justifier ce titre aux yeux de ses innombrables flirts.

Bien que couchée au petit jour, elle était debout

dès huit heures, afin de se livrer avant le déjeuner aux plaisirs du ski. En veste courte et culottes norvégiennes, une casquette enfoncée jusqu'aux oreilles et les mains prisonnières de longues mouffles, elle était prête à dix heures à partir à la conquête des neiges.

Mais, pour avoir la joie grisante de dévaler les pentes, il faut d'abord les gravir, et souvent par des sentiers que les chamois ne dédaigneraient point. Catherine avait pour elle sa cour qui la stimulait, chuchotant à son oreille des choses mille fois entendues déjà, mais qui, à quinze cents mètres d'altitude, sont, tout au moins physiquement, plus agréables que dans les allées couvertes du Bois de Boulogne.

En fait, ces randonnées étaient plus romanesques qu'authentiquement sportives, car jamais Catherine n'eût consenti à se donner tant de fatigue pour accomplir seule, ou même avec une de ses amies, des grimpettes aussi pénibles. Ah ! si Bob avait été là, les sujets d'escarmouches n'auraient pas manqué !

De retour à l'hôtel, vers midi et demie, il lui restait une bonne demi-heure pour aller jusqu'au bar de la Patinoire ingurgiter l'inévitable cocktail. Formalité de bon ton, à laquelle aucune élégante n'aurait manqué, même pour un sourire de Régis, ou un couplet amoureux du bouillant Guido Fiorelli.

L'usage imposait aussi pour le déjeuner que l'on y assistât en costume de ski. Aussi bien de braves gens n'ayant jamais de leur vie prudente et organisée chaussé la moindre paire de lattes, tenaient à s'y renfermer et paraissaient au dining-room enfoncés dans des vestes imperméables et traînant à leurs pieds d'impressionnants souliers à clous.

Après le déjeuner, la patinoire, qu'un haut-parleur inonde de flots d'harmonie et que balayent, dans un rythme synchrone, des gens du pays, indifférents aux excentricités de ces étrangers.

Cet exercice aussi fatigant que les autres, mais où le flirt a le champ libre, se prolongeait jusqu'au five o'clock. Mais là, l'élégance reprenant ses droits, il fallait troquer le costume de sport contre une robe d'après-midi. Sept heures, recoktail, fox-trotts, valses, tangos. Neuf heures, dîner en robe super-chichi. Ensuite, liqueurs et champagne, champagne et liqueurs jusqu'à trois ou quatre heures du matin.

C'était la vie que menait Catherine.

Cependant ce hard-labour ne l'empêchait point d'écouter d'une oreille complaisante les propos du beau Florentin qui, visiblement, la trouvait à son goût. Le corps las, les nerfs à fleur de peau, elle était toujours en quête de sensations nouvelles ; et puis Guido avait un accent délicieux ; les mots tendres, en passant par ses lèvres, prenaient certaines intonations musicales qui en décuplaient le charme.

Résolue à mener de front ces deux idylles, au moins pendant son séjour à Mégève, Catherine se devait de garder certaine prudence, encore que Guido se montrât plus jaloux que Régis. C'était même un peu pour agacer ce dernier qu'elle avait paru accepter l'invitation de l'Italien d'aller avec lui et quelques amis jusqu'à Vienne, ce à quoi, au fond, elle n'était pas du tout décidée.

Ayant revêtu, à la place de sa culotte de ski, une ample jupe de serge bleu marine et changé de sweater, elle descendit. Dans le hall du palace, elle aperçut ses deux soupirants au milieu d'un groupe de jeunes gens, synthèse de toutes les races.

Régis de Braynes s'en détacha le premier et la

joignit avant que Guido se fût aperçu de sa présence. Il glissa son bras sous celui de la jeune fille, se disposant à l'entraîner, lorsque l'Italien accourut à son tour et, s'adressant à Catherine :

— Puisque vous avez un partenaire pour votre séance de patinage, retrouvez-moi à « l'Isba », à cinq heures, voulez-vous ? Je préfère danser sur le parquet que sur la glace.

— C'est en effet moins dangereux ! ironisa de Braynes.

Guido lui lança un regard furibond, mais il se contenta d'ajouter :

— Puis-je compter sur vous, Kate ?

— Certainement ! répondit celle-ci.

Au fond de soi, Catherine jubilait de son succès près de ces deux garçons également séduisants. Toutefois le mariage n'était pas pour elle le but immédiat. Elle était trop intelligente pour ne pas apprécier la liberté dont elle jouissait, sachant fort bien qu'à l'encontre de beaucoup d'autres jeunes filles, elle serait obligée de la sacrifier le jour où elle se laisserait passer l'anneau au doigt. De plus, s'il lui plaisait qu'on la courtoisât, elle ne ressentait pas encore le moindre trouble du côté du cœur. Ses battements n'accusaient aucune fièvre. Catherine s'amusait tout simplement, se jouant pour elle seule la comédie de l'âme qui cherche sa destinée... une âme de papillon.

— Ce sera peut-être notre dernier jour ici, dit près d'elle Régis de Braynes.

— Vraiment ? Pourquoi donc ?

— Mon père me rappelle.

— Oh ! oh ! il est si intransigeant que cela ? répliqua la jeune fille sur le ton de la plaisanterie.

Et pourtant, la sensation qu'elle ressentait fut

nettement désagréable. Pour la première fois peut-être, elle évalua la place que le comte tenait dans sa vie pourtant si meublée.

— Peut-être êtes-vous heureux de ce départ ?

Régis s'arrêta dans sa marche et, d'un mouvement brusque, tourna vers lui sa compagne. Celle-ci le trouva subitement changé. Sans aucun doute, il ruminait un souci et elle comprit qu'elle en était l'objet.

— Mon père a pour moi une situation en vue.

Catherine répartit en riant :

— J'espère que, cette fois, la fille du patron ne viendra pas vous la faire perdre !

— Je ne crois pas, affirma Régis.

Lui ne riait point et Catherine était inquiète.

Cependant ils arrivaient à la Patinoire où de nombreux couples évoluaient aux sons d'un effroyable jazz nègre. L'un et l'autre chaussèrent leurs patins. Catherine fut prête la première.

Comme elle attendait de Braynes, un inconnu s'approcha d'elle. Inconnu ? Pas tout à fait. Déjà, la veille, elle l'avait remarqué, et pour cause : as du ski et virtuose du patin. Sans hésiter, il s'avança et s'inclinant, demanda :

— M'accorderez-vous quelques tours de piste, mademoiselle ?

Pas une seconde Catherine ne songea à refuser, surtout après la conversation qu'elle venait d'avoir avec Régis. Si elle éprouvait quelque regret de son départ anticipé, il n'était pas dans ses intentions de le lui laisser voir.

Elle accepta.

Catherine patinait correctement, mais sans aucune comparaison possible avec son partenaire, Vestris de la glace. Elle se sentait emportée comme un

tourbillon, légère, immatérielle, et jamais elle n'avait ressenti, en patinant, pareille ivresse.

Nonobstant, au cours de ses évolutions, elle apercevait Régis qui, de l'autre côté de la patinoire, lui adressait des signes de détresse, et elle ne put s'empêcher de trouver cette mimique fort drôle. Quant à l'inconnu, il ne semblait pas remarquer qu'elle était attendue et, comme à plaisir, prolongeait leur exhibition. Car c'était bien une exhibition. Peu à peu la piste s'était vidée, et ils restaient seuls. Lorsque Catherine en eut conscience, elle en éprouva presque de l'orgueil.

Cependant il fallut bien en finir, et ce fut de toutes parts acclamations et applaudissements enthousiastes. Seul, Régis restait impassible.

Le partenaire de Catherine ne semblait point disposé à la quitter ainsi, et il suggéra :

— Laissez-moi au moins, mademoiselle, vous remercier. Si nous allions au bar ?

Elle n'eût pas demandé mieux, mais de Braynes, devinant le sujet de l'entretien, s'avança :

— Mes compliments, Kate, vous avez une façon de plaquer les amis !

— Je suis le seul coupable, intervint l'inconnu. Et je m'en excuse.

Furieuse de l'intervention de Régis, Catherine répliqua, hautaine :

— Mais, monsieur, vous ne devez d'excuses à personne, et je n'ai, moi, de comptes à rendre à qui que ce soit.

L'inconnu demeurait impassible, mais on sentait qu'il savourait l'incident. Il jugea le moment propice pour rompre l'incognito :

— Guillaume Vernet, de Paris.

En riant, Catherine en fit autant :

— Catherine Arthuis, de Paris également.

— Arthuis... le constructeur ?

— Lui-même.

Ce dialogue semblait énerver prodigieusement Régis qui, à bout de patience, demanda :

— Voyons, Catherine, dois-je vous laisser, oui ou non ?

— Je vous suis, répondit celle-ci conciliante... Je retrouverai M. Vernet au cours de la soirée, je pense ?

— Très certainement, mademoiselle. Il y a fête de nuit à la Patinoire, et j'ose espérer que vous me sentirez le même honneur que tout à l'heure ?

— Avec plaisir, déclara Catherine sans hésiter.

Puis elle suivit de Braynes qui, tout de suite, l'entraîna sur la piste. Il était de fort méchante humeur.

— Avez-vous l'intention de fonder un consortium ? demanda-t-il, maussade.

— Un consortium... de quoi ?

— Mais de soupirants... Vous exagérez, ma chère. Heureusement que nous quittons Mégève demain.

Catherine le toisa :

— « Vous » quittez Mégève, voulez-vous dire. Quant à moi, je n'ai jamais pris pareille décision.

— A votre aise ! maugréa-t-il.

Et il parut oublier l'incident.

Cependant, quand il dut la quitter à cinq heures, il ne put s'empêcher de lui jeter ironiquement :

— Vous ne vous trompez pas ? C'est bien avec le signor Fiorelli que vous avez rendez-vous à « l'Isba » ?

Elle faillit répliquer vertement. Mais, rencontrant le regard du comte, elle comprit qu'il raillait. Acerbe et réticente, elle dit simplement :

— J'ai beaucoup de mémoire, monsieur de Braynes.

Et, le plantant là, elle se rendit à « l'Isba » où, dès l'entrée, elle aperçut Guido qui l'attendait. Ce ne fut pas lui qu'elle distingua tout d'abord, mais son brillant partenaire de la patinoire, qui, assis tout au fond de la salle, l'observait.

Catherine fit celle qui ne l'avait pas vu et se laissa conduire par le Florentin vers la table qu'il avait retenue et qui se trouvait être presque voisine de celle de Guillaume Vernet. Elle commanda un grappe-fruit, accepta la cigarette offerte par son compagnon. Mais, lorsque celui-ci l'invita à danser, elle refusa :

— Attendez un instant, voulez-vous ? Je suis fatiguée. Je patine depuis deux heures, et...

— Eh bien ! causons. J'ai justement un tas de choses à vous dire. D'abord, c'est bien entendu que vous nous accompagnez à Vienne ?

Catherine, qui se sentait observée par Guillaume Vernet, répondit entre haut et bas, mais assez fort néanmoins pour être entendue :

— Un voyage à Vienne me plairait assez. Seulement voilà : mon père ne paraît guère disposé à m'accorder l'autorisation et je suis perplexe. D'autre part...

— Cela déplaît au comte de Braynes ? interrompit Guido sur un ton de mélodrame.

— Peut-être ! répondit évasivement Catherine, qui ne perdait jamais une occasion de se montrer coquette.

— Vous êtes fiancés, n'est-ce pas ?

Elle sourit .

— Si c'était vrai, je ne pense pas que Régis con-

sentirait à vous céder sa place en ce moment. C'est lui qui serait à cette table.

— Enfin, avouez-le : vous l'aimez ?

Avant de répondre, Catherine, laissant son regard errer sans but précis au travers de la salle, rencontra comme par hasard celui de Vernet. Elle lui sourit discrètement, inclinant légèrement la tête. Guido surprit la mimique.

— Qui est cet homme ? Vous le connaissez ?

— Depuis deux heures environ. Il m'a invitée pour la fête de ce soir.

L'Italien serra les poings. Visiblement furieux, il arbora néanmoins son plus beau sourire pour dire sentencieusement :

— Petite Kate ! prenez garde ! A force de tourner autour de la flamme, les papillons finissent un jour par s'y brûler les ailes !

Elle rit, puis répliqua :

— Bah ! rassurez-vous ! Le danger n'est pas sérieux quand la flamme n'est qu'une chandelle !

Guido, vexé, haussa les épaules, marmonna dans la langue de l'Arioste quelques invectives que Catherine ne put comprendre ; puis, désespérant de la convaincre, se leva. Comme une valse préludait, elle se laissa enlacer et ils se perdirent dans l'imbroglio des danseurs.

CHAPITRE V

— A la maison, Emile, et en vitesse ! nous sommes terriblement en retard.

Tout en donnant ses instructions à son chauffeur, M. Arthuis s'engouffrait dans sa voiture, suivi de

Bob Mareuil, et se laissait tomber sur les coussins.

— Bonne journée ! fit-il. On peut, je crois, la marquer d'un caillou blanc !

— C'est du moins mon avis.

— Et moi, j'en suis sûr, insista le constructeur en dévisageant son collaborateur.

Bob ne semblait pas autrement ému. Aussi bien M. Arthuis ajouta-t-il, surpris :

— C'est tout l'effet que ça te fait ? Et pourtant, c'est bien à toi que je suis redevable d'avoir aujourd'hui à ma table l'inabordable Willy Broders... et ce qui ne gâte rien sa délicieuse belle-fille. Tu pourrais au moins te réjouir de la présence de cette jolie personne ?

Bob eut un geste d'indifférence.

— Permetts-moi de te dire que tu es difficile !... Elle est mieux que bien.

— Je ne dis pas non. Mais vous savez, monsieur Arthuis, miss Maud Sullivan a d'autres admirateurs que Robert Mareuil, ne serait-ce que mon sosie, Ed-die Glaseborough, que je soupçonne fort d'être pour elle autre chose qu'un ami.

— Quoiqu'il en soit, je lui dois une fière chandelle à cet inconnu, parce que c'est lui en somme qui t'a, sans le savoir, ouvert les portes. Je ne te cacherai pas plus longtemps qu'en t'envoyant à Genève, j'étais assez inquiet, malgré toute la confiance que j'ai en toi. Je savais que la tâche était rude et que, si tu échouais, je ne retrouverais pas de si tôt pareille occasion. Aussi tu t'imagines aisément ma joie au reçu de ton coup de téléphone, par lequel tu m'assurais que tout allait bien et m'apprenais ton départ pour Chamonix avec Broders et sa belle-fille. Ça, mon petit, j'avoue que ça m'a épâté !

— Je n'ai rien fait d'autre que suivre docilement

les événements. Seuls ils se sont chargés de la besogne.

— Ils ont joliment bien travaillé, alors ! tellement même que je me demande si ce fin matois de Broders ne combine pas de t'enlever à moi !

Bob se mit à rire.

— Comme vous y allez, monsieur Arthuis ! Miss Maud, voulant absolument me faire connaître lord Glaseborough, m'a invité à « Scawby Castle », près Lincoln et je compte m'y rendre, avec votre permission, cela va sans dire, mais pour y jeter les bases de votre association et non pour vous quitter. N'est-ce pas vous, monsieur, qui m'avez fait ce que je suis ?

— Je n'ai fait que cultiver un terrain fertile. Et qui sait ? Peut-être aurais-tu réussi ailleurs une plus brillante carrière ! Tu es un garçon naturellement doué et tu as toujours eu la volonté d'arriver. Avec de tels atouts, tu serais devenu quelqu'un dans n'importe quelle branche.

— Vous êtes indulgent.

— Non pas. Je suis juste, c'est tout. Et tu me connais, je ne suis pas prodigue de compliments.

Robert restait préoccupé. Pourtant, il était vraiment ce jour-là le héros de la fête. Avoir réussi à faire accepter à Broders l'idée de principe d'une association avec Arthuis était déjà un point important et l'on comprend que, lorsqu'il en informa le patron, celui-ci se montrât satisfait. Mais il le fut encore bien davantage lorsque, de Chamonix, Bob, en lui téléphonant à nouveau, lui apprit qu'à son passage à Paris, le 22 janvier, le maître de forges acceptait de déjeuner rue Henri-Heine avec sa belle-fille.

Bob avait en effet adroitement mené sa barque, au cours du déjeuner à la « Croix-Bleue ». En le pré-

sentant à Willy Broders, Barnave avait ajouté de l'air le plus indifférent :

— M. Mareuil est le bras droit du constructeur Arthuis.

Le maître de forges n'ayant pas bronché, sur le premier moment, Bob s'en était trouvé quelque peu déçu ; toutefois, en habile stratège, il avait aussitôt parlé d'autres choses, comme si l'idée lui semblait absurde que ses relations avec Pierre Arthuis pussent avoir pour Willy Broders une importance quelconque.

Maud, enchaînant sur leur curieuse rencontre de la nuit, l'entretien prit tout de suite un ton très intime.

De temps à autre, le maître de forges jetait à la dérobée un coup d'œil vers Bob, et celui-ci eut tôt fait de deviner que l'Anglais était beaucoup plus intéressé qu'il ne le laissait voir.

Au milieu du repas, et à brûle-pourpoint, Willy Broders, s'adressant à Robert, lui demanda :

— Vous voyagez pour la société Arthuis et Cie, monsieur Mareuil ?

— Oh ! non, surtout en ce moment. J'ai huit jours de congé et je vais les passer tranquillement à Chamonix.

— Où je l'accompagnerai, si vous le permettez, mon père, intervint la jolie Maud.

— Très volontiers ; et, ma foi, je ne dis pas que je ne me joindrai point à vous, si mes affaires sont réglées ici.

— Elles le seront dès ce soir, je pense, fit observer Barnave ; puisque miss Sullivan pourra signer le contrat.

Ainsi Bob apprit qu'ayant épousé en secondes nocces la mère de Maud, Broders achetait pour sa fem-

me souffrante une propriété qu'il mettait, sur le désir de celle-ci, au nom de sa belle-fille, acquisition qui motivait leur présence à Genève. Une fois de plus, il bénit les circonstances.

Barnave devait avoir la même pensée que lui car, durant le déjeuner, il ne chercha pas à ramener la conversation sur la maison Arthuis, afin de ne point donner l'éveil.

Ce fut Broders lui-même qui, de nouveau, après avoir commandé le café et les liqueurs, reprit le thème :

— Arthuis, paraît-il, est un businessman remarquable ? demanda-t-il en choisissant un cigare.

Bob joua l'étonnement.

— Vous êtes en relations d'affaires ?

— Vous n'y pensez pas, jeune homme. Vous oubliez le cours de la livre !

— C'est une raison, en effet, acquiesça Bob.

Et il essaya une fois encore de parler d'autre chose. Mais Barnave l'en empêcha :

— Je suis sûr que si Arthuis était là, il trouverait bien un moyen quelconque de tourner la difficulté !

— Possible, convint Bob très maître de lui, mais je ne suis pas M. Arthuis. D'autre part, M. Broders ni moi-même ne sommes à Genève pour traiter des affaires. N'est-ce pas, monsieur ?

En répondant ainsi, il jouait le tout pour le tout. Inquiet, il regardait Barnave ; mais celui-ci souriait et ses petits yeux malicieux disaient éloquemment qu'il comprenait et appréciait la tactique.

Celle-ci devait en effet s'avérer excellente, car le maître de forges déclara tout de go :

— Les affaires se traitent n'importe où et n'importe quand. Il suffit de l'occasion.

— Vous parlez comme mon patron, remarqua Robert fort à propos.

— S'il en est ainsi, j'aurais grand plaisir à le connaître.

Ce jour-là il n'en fut pas dit plus long sur le sujet ; mais une première étape était franchie. Le lendemain Bob partait par la route pour Chamonix avec Maud et son beau-père. Le jeune George Peeper avait pris le train la veille au soir.

A Chamonix, M. Broders ne fut plus qu'un homme de sport et Bob qui, sur ce terrain, n'avait plus grand'chose à apprendre, devint en vingt-quatre heures un véritable ami pour le maître de forges. Aussi bien, à partir de ce moment, ce fut pour Robert Mareuil un jeu d'enfant de l'amener à entrer dans ses vues. Il se fit une alliée de la charmante Maud, avec laquelle il était en grande sympathie et un soir, au cours du dîner à l'hôtel « Beau-Rivage » où ils étaient descendus, il dit négligemment :

— Puisque vous devez passer au retour quelques jours à Paris, je serais très heureux de vous faire visiter les usines.

— J'allais vous en prier, mon cher ami. J'aimerais non seulement visiter l'usine, mais rencontrer celui qui l'a fondée et qui la dirige. J'espère que M. Arthuis est aussi sympathique que son collaborateur ? Quel genre d'homme est-ce ?

Bob qui avait pour son patron une profonde admiration, en fit l'éloge en termes chaleureux et conclut :

— C'est l'homme le plus cordial qui soit, en dépit de son apparente rudesse et je vous préviens à l'avance que vous devrez accepter de déjeuner ou de dîner à sa table.

— Avec le plus grand plaisir.

Bob n'eut plus qu'à téléphoner à M. Arthuis le résultat de ses démarches. Aussi lorsqu'il débarqua à Paris, il y fut accueilli avec l'enthousiasme que l'on devine.

Comme convenu, M. Broders vint visiter les usines et le constructeur le pria à dîner pour le lendemain avec sa belle-fille. Déjà, les deux hommes avaient procédé à des échanges de vues et une ébauche de projet de collaboration était à l'étude. En bref, c'était le succès sur toute la ligne. C'est la raison pour laquelle M. Arthuis, pendant qu'ils s'acheminaient vers la rue Henri-Heine, ne laissait pas d'être surpris du peu d'enthousiasme montré par celui qui avait été l'artisan de cette réussite inespérée.

S'il avait pu se douter que Bob ne pensait qu'à Catherine, dont l'absence à ce dîner allait enlever tout le charme ! Par un ami rencontré à Chamonix et qui venait de Mégève, celui-ci avait appris la vie mouvementée à tous points de vue qu'elle y menait, et la savoir seule dans une telle ambiance lui déplaisait. Il regretta de n'être pas allé, selon le désir de son père, la relancer et, de ce regret tardif, germa et grandit sa mauvaise humeur.

— Allons ! secoue-toi un peu, mon petit ! dit en riant M. Arthuis ; nous arrivons.

Or, à peine furent-ils entrés dans l'antichambre qu'un éclat de rire parvint à leurs oreilles. Interdits, ils se regardèrent. M. Arthuis, intrigué, se dirigea tout droit vers le salon dont il ouvrit la porte. Aussitôt, un large sourire éclaira son visage.

Catherine, qu'il croyait retenue à Mégève et prête à partir pour Vienne, Catherine était là et semblait avoir déjà fait la conquête de Willy Broders et de la jeune Maud.

Bob, sur les talons de son patron, avait vu, lui

aussi, et sa joie n'était pas moins grande. Néanmoins, une arrière-pensée lui vint qui troubla son plaisir.

— Pourquoi, se dit-il, est-elle revenue subitement ? Qui donc a-t-elle suivi à Paris ?



Le lendemain de ce jour, Catherine, au volant de son roadster, stoppait rue de Lubeck, devant l'immeuble habité par son amie Madeleine Bonneval. Bien qu'il ne fût que dix heures et demie du matin, elle s'était annoncée par téléphone, prétextant son grand désir de la revoir. Aussi, quand le timbre d'entrée résonna, Catherine ne fut point surprise d'entendre Madeleine déclarer à la femme de chambre :

— Je vais ouvrir, Lucienne. Je sais qui c'est.

Plus petite et plus fluette que Catherine, Madeleine Bonneval, différente au physique, l'était plus encore au moral. Bien que du même âge, celle-ci était plus réfléchie, plus positive, ce qui n'empêchait point les deux amies de sympathiser.

Aussi, en recevant le coup de fil de Catherine, Madeleine qui, comme tout le monde, la croyait toujours à Mégève, et cela jusqu'à la mi-février, fut-elle très surprise de la savoir à Paris, trois semaines plus tôt. La connaissant, elle pressentait quelque nouvelle fantaisie de sa turbulente amie, et l'envie de savoir s'en trouva accru. Dès qu'elles se furent cordialement embrassées, Madeleine s'écria :

— Tu peux te vanter de ton art à mystifier les gens ! Il y a quatre jours, tu m'écris que tu pars à

Vienne et tu débarques sans tambour ni trompette. Il doit y avoir quelque anguille sous roche.

Mystérieuse, Catherine souriait. Elle suivit Madeleine dans sa chambre, où elles seraient tranquilles. Après s'être débarrassée de sa veste de fourrure, elle répondit :

— Je ne sais si je dois te raconter mon séjour à Mégève. Tu vas encore dire que je suis un peu folle.

— Folle, non ! romanesque, seulement. Tu en conviendras, je pense. Tu as dû, là-bas, faire des ravages ?

— Pas mal, merci.

Catherine semblait avoir beaucoup à dire. En réalité, elle n'était venue chez son amie que pour cela ; mais, au moment de parler, sans doute éprouvait-elle quelque scrupule.

Madeleine demanda :

— Et Régis, qu'est-il devenu au milieu de cette hécatombe ? Tu l'as laissé à Mégève ?

— Il est rentré depuis trois jours. Son père l'a rappelé parce qu'il lui a trouvé une situation.

— Et tu l'as suivi ? Je comprends maintenant.

Catherine se mit à rire.

— C'est bien ce qui te trompe, ma petite Maud ; je devais rester à Mégève encore quinze jours... et sans Régis. Les événements en ont décidé autrement. Tu te souviens certainement de cette gitane que nous rencontrâmes à Vichy, il y a deux ou trois ans, et qui, m'ayant examiné les lignes de la main, me prédit que j'épouserais un riche étranger ?

— J'espère pour toi que tu ne t'attardes pas à ces sornettes. Pour moi, je n'y crois pas.

— En quoi tu as peut-être tort, car sa prédiction est en train de se réaliser.

Madeleine ouvrait de grands yeux étonnés. Catherine poursuivit :

— J'ai fait, à Mégève, la connaissance d'un jeune et riche Italien, le signor Guido Fiorelli, beau et sculptural comme un marbre de Michel-Ange. Il m'aime.

— Parbleu ! ils t'aiment tous !... Du moins, ils te le disent.

— Ne te moque pas de moi, veux-tu ? Tu vas savoir. A vrai dire, je me suis follement amusée de cette rivalité qui existait entre lui et Régis. Tout le long du jour et de la soirée, j'étais escortée, encadrée, par ces deux soupirants faisant à qui mieux mieux assaut de galanterie. C'était très drôle. Or, voilà que la semaine dernière, un outsider est survenu, un Français, aussi brillant que les autres, encore que tout à fait différent. Un type épatant, ma chère, un as du ski et du patin, comme on en rencontre rarement. Tout de suite il m'a choisie comme partenaire, et ce seul fait suffisait pour me remplir de joie. Inutile de te dépeindre la tête du comte de Braynes et du beau Florentin. Je t'assure, Mad, que rien que ça valait le coup d'œil.

— Je crois que Robert Mareuil a raison quand il prétend que tu n'as pas de cœur.

— Et lui, tu t'imagines qu'il en a ? En tout cas, je ne m'en suis jamais aperçue. Laisse-le donc tranquille avec son flirt... mais oui, parfaitement ! Il fait la roue alentour d'une jeune Anglaise rencontrée dans le train en allant à Genève. Lui aussi, tu vois, il rédige son petit roman feuilleton. Mais, où en étais-je ?

— Tu parlais de ton numéro trois.

— Ah ! oui, c'est vrai. Un soir, il m'a emmenée

dans la montagne et là, en termes dithyrambiques, il m'a déclaré sa flamme.

— Comment ! tu es allée seule dans la montagne avec un inconnu ?

Catherine haussa les épaules.

— Bob m'a dit exactement la même phrase, hier soir.

— Il a eu raison. C'était d'une imprudence !... Car enfin, d'où sort-il, ce phénomène ?

— Si tu ne me coupais sans cesse la parole avec tes préceptes de morale, tu le saurais déjà. C'est un romancier, figure-toi.

— Alors, tout s'explique. Il fait des études de mœurs et situe ses caractères. Avoue qu'il sait choisir !

Catherine, rageuse, s'était levée.

— Tu m'ennuies, à la fin ! et je ne te dirai rien d'autre.

Mais Madeleine ne l'entendait pas ainsi. Elle voulait connaître la fin de l'histoire.

— Ne te fâche pas et assieds-toi ! dit-elle. Tu sais que tu n'as pas de meilleure amie que moi. C'est avec le romancier que tu es rentrée à Paris ?

— Oui. J'ai fait un voyage délicieux. Ce garçon est un charmeur. Il a une façon originale de regarder les choses, de les présenter, de les habiller, qui n'appartient qu'à lui. En l'écoutant, le temps passe sans que l'on s'en aperçoive.

— Et alors ?

— Alors, c'est à la maison qu'il m'est arrivé quelque chose d'extraordinaire. Je suis tombée en pleine réception, alors qu'on ne m'attendait pas. Mes parents avaient prié à dîner un industriel anglais et sa belle-fille. Bob aussi était là. Papa, quand il m'a vue, a semblé ravi. Pauvre papa ! je le bous-

cule un peu, mais je l'aime quand même. Inutile de te dire que j'ai dû, par le détail, faire le récit de mon séjour à Mégève. Je n'ai rien oublié, j'en aurais plutôt ajouté, rien que pour agacer Bob !

— Le contraire m'eût étonnée.

— Nos invités partis, je suis montée chez moi pour ranger mes affaires. L'envie m'ayant pris de fumer une cigarette, j'ai cherché mon paquet dans les poches de mon manteau de voyage. Or, la première chose que j'y ai trouvé a été ceci :

Catherine tendait à son amie un bristol. C'était la moitié d'une invitation à un bal ayant eu lieu à Mégève, le premier janvier. Au dos, les mots suivants étaient écrits d'une écriture visiblement contrefaite :

« Un bon conseil : n'engagez pas votre avenir avant d'être en possession de l'autre moitié de cette carte. Votre bonheur en dépend. »

— Que penses-tu de ma trouvaille ? Et, à ton avis, lequel de mes trois soupirants a pu la glisser dans ma poche ? Pour moi, c'est un mystère.

Madeleine tournait et retournait la carte, amusée, elle aussi.

— Je pense, répondit-elle, que rien ne prouve qu'il s'agisse de tes trois mousquetaires. Ceux-ci, dans le roman, étaient quatre. Tu as laissé en route le quatrième, timide peut-être, et qui n'aura pas trouvé d'autre moyen de retenir ton attention.

— Eh bien ! il a réussi. Pour moi, il ne peut être question que de Guido Fiorelli !

— Ah oui ! la prédiction de la gitane ! Le riche étranger ! Mon Dieu, que tu es enfant, ma pauvre Kate ! Pourvu que la folle du logis ne te joue pas un mauvais tour et que tu ne te laisses pas entraîner à faire une sottise !

— Rassure-toi... Mais conviens tout de même que c'est amusant.

— Non !... dangereux.

Catherine, de nouveau quitta son fauteuil, montrant quelque impatience.

— Ma pauvre Mad, ironisa-t-elle, il faut épouser Bob. A vous deux, vous serez le ménage le plus assommant, le plus tâtilon que l'on puisse voir !

— Je trouve Robert Mareuil très sympathique, ne t'en déplaie ; mais j'ai idée qu'il a déjà fait son choix.

Catherine, occupée à remettre son manteau, interrompit son geste et se retourna vers son amie :

— Lui ! Ah ! laisse-moi rire !

— Pourtant, ne viens-tu pas de me dire qu'il flirtait avec une jeune Anglaise ?

— Je plaisantais. Je ne me représente pas Bob en train de flirter ! Oh ! pas du tout. La jeune fille dont il s'agit est, ainsi que je te l'ai dit, la belle-fille d'un maître de forges avec lequel papa compte s'associer. Bob doit partir incessamment en Angleterre. Bon débarras ! Sous prétexte que nous nous connaissons depuis longtemps, il joue les Mentor, il abuse vraiment ; et, après tout, il n'est qu'un employé de papa.

— Un employé qui a du chic, en tout cas, et de la race. Je le trouve aussi bien que ton Régis de Braynes, encore qu'il apporte plus de discrétion dans sa toilette.

Catherine éclata de rire.

— Ça, par exemple ! mais regarde-moi donc ! ma parole, tu es amoureuse de Bob ! Je vais le lui dire tout à l'heure. Le pauvre ! Il est capable de passer auprès du bonheur sans le voir.

— Tu es absurde, ma petite Kate, et je me de-

mande si ce n'est pas toi qui passe, à côté du bonheur, car je suis bien persuadée que tu ne t'es jamais aperçue que Robert t'aime.

Catherine resta d'abord bouche bée ; puis ce fut une explosion de gaieté.

— Eh bien, vrai ! Surtout ne viens plus jamais me raconter que tu n'es pas romanesque. Bob amoureux ! et amoureux de moi ! Je m'en vais parce que tu finirais par me convaincre et, à la seule idée de m'éprendre, moi, de ce garçon réfrigérant, j'en ai le frisson. Je préfère attendre celui qui doit m'apporter le bonheur, en même temps que la seconde moitié de la carte mystérieuse.

Madeleine ne semblait nullement troublée et, tout en serrant la main de Catherine, elle dit seulement :

— Ce jour-là, peut-être admettras-tu que j'ai raison.

CHAPITRE VI

Ce même jour, vers cinq heures de l'après-midi, Catherine, assise à une table de « l'Ixe Royale », trépignait d'impatience. Guillaume Vernet, en la quittant au retour de Mégève, lui avait donné rendez-vous, et déjà il était en retard d'une bonne demi-heure, ce qui, pour elle, constituait un crime de lèse-galanterie.

Ce qu'elle redoutait le plus, c'était d'être surprise dans cette attente, extrêmement blessante pour son amour-propre. Elle avait commandé son goûter et le dégustait machinalement, les yeux rivés sur la

porte d'entrée, lorsqu'à sa grande surprise, celui auquel elle pensait le moins parut sur le seuil : Bob, escorté de miss Sullivan.

Ils riaient. Un moment, Catherine s'imagina qu'ils l'avaient aperçue ; mais elle constata bientôt qu'il n'en était rien. Le plus simplement du monde, ils s'en furent s'asseoir à une table au milieu de la salle, tout en continuant leur conversation. Quelques bribes lui parvinrent, indistinctes. Elle comprit seulement qu'ils parlaient anglais.

Jamais Catherine ne s'était imaginé Robert Maureuil goûtant dans un salon de thé à la mode, et ce fut pour elle sujet d'étonnement. Elle se le représentait plus aisément à l'usine ou au volant d'une voiture. En le voyant si à l'aise, si peu semblable à à lui-même, elle se demanda si elle n'avait pas eu tort de plaisanter de son flirt avec la belle insulaire.

De sa place elle pouvait voir avec quel empressement il servait sa compagne et, à cet instant, elle souhaita d'être ailleurs, dans la seule crainte qu'il ne surprît sa solitude. Or, elle ne pouvait quitter l'établissement sans passer près du couple et devait rester prisonnière d'une curiosité possible. Elle se souvint alors qu'au cours du dîner où miss Sullivan était priée, celle-ci l'ayant invitée à goûter, elle avait refusé pour être au rendez-vous consenti à Guillaume Vernet.

Elle surveillait leurs moindres gestes, avec le secret espoir qu'ils ne s'attarderaient point. Mais ils ne semblaient nullement pressés. Les yeux fixés sur la pendule, elle trépignait ; car, bon gré, mal gré, il lui fallait attendre le retardataire, alors qu'elle eût voulu, en quittant sa place, lui donner la leçon qu'il méritait.

Ce fut juste à cet instant qu'elle rencontra le re-

gard de miss Sullivan. Celle-ci, la reconnaissant, se leva et, spontanément, se dirigea vers elle.

— Comment, vous êtes ici ? et vous goûtez seule ?

A son tour, Bob s'étant retourné, l'avait aussi aperçue. Cependant il ne quitta pas sa place, se contentant de lui faire un signe de la main.

— J'étais avec un ami qui vient de partir, mentit effrontément Catherine.

— Eh bien ! venez avec nous ?

Catherine dut s'exécuter. Elle serra mollement la main de Robert et prit place entre Maud et lui.

— Comment as-tu fait, toi, Bob Mareuil, pour venir goûter à « l'Ixe Royale » ?

— Parce que j'avais invité miss Sullivan et que je ne pose jamais de lapin, moi !

Il punctua sa phrase d'un regard incisif. Catherine comprit qu'il n'était pas dupe.

Cependant, galamment, il proposa :

— Que veux-tu prendre ?

— Rien, merci, j'ai goûté.

— Ne sois pas stupide. Je sais que tu as un faible pour le porto. Laisse-moi t'en commander un. Rien de tel pour calmer les nerfs.

Catherine, au fond de soi, s'irritait de ces lazzis, redoutant maintenant l'arrivée de Vernet, suivie des excuses qu'il ne manquerait pas de prodiguer et qui donneraient raison à Bob.

Elle ne répondait que distraitement aux questions de Maud, sentant figé sur elle le regard ironique de son ami d'enfance.

— A propos, dit celui-ci à brûle-pourpoint, j'ai rencontré ce matin ton cher ami, le comte de Braynes. Il n'est donc plus à Mégève ?

— Tu le vois.

— Son travail l'a rappelé sans doute ?

— En effet. Son père lui a trouvé une situation.

— Et de premier ordre.

— Comment le sais-tu ?

— Comme tout le monde : par le journal.

Catherine reposa un peu brutalement son verre sur la table et, ce faisant, faillit renverser celui de Maud.

— Hé là ! doucement ! fit Bob imperturbable.

La jeune Anglaise les dévisageait l'un après l'autre et devait avoir déjà une opinion bien à elle, car elle ne manifestait aucune surprise de ces échanges de répliques plutôt acerbes.

— La presse annonce la situation de Régis ?

— Mais oui, ou plutôt ses fiançailles avec Mlle Solange de Curney de Talmont, la fille du directeur de la Banque Française. Ah ! il sait se caser, ce gentleman !

Catherine se sentait devenir cramoisie et elle eût volontiers mordu Bob qui avait l'impudence de lui annoncer cette nouvelle en plein salon de thé, en présence d'une étrangère. Heureusement, Maud, qui venait de jeter les yeux sur sa montre, s'exclama :

— Vous savez que je dois rejoindre mon père à l'hôtel pour six heures.

— Je vais vous conduire, dit Bob.

Puis, se détournant vers Catherine :

— Tu as ta voiture ?

— Non.

— Alors, je t'emmène. Je dîne chez toi ce soir. Dîner d'adieux, puisque je pars demain pour l'Angleterre, avec miss Sullivan et M. Broders.

— Nous l'enlevons ! renchérit Maud.

— Oh ! vous savez, répliqua Bob, Catherine en sera ravie. Je suis pour elle un grand frère insup-

portable et grognon, l'empêcheur de danser. N'est-ce pas, Kate ?

— Le plus souvent, oui ; mais je vois que tu peux, quand tu le veux, être très différent... avec les autres, s'entend.

Bob souriait et s'apprêtait à répliquer par quelque nouvelle taquinerie, lorsque Maud intervint :

— Cela ne prouve rien, vous savez. Ainsi, je suis fiancée à Eddie Glaseborough ; eh bien ! il est comme M. Mareuil : il ne cesse de me faire la morale.

Bob observait Catherine et voyait combien la nouvelle des fiançailles de Régis de Braynes l'avait impressionnée. Au fond, il regretta de les lui avoir annoncées aussi brutalement. Sur le terrain sentimental, il n'avait pas la manière. Il manquait de la souplesse désirable. Le sachant, il s'en irritait lui-même. Ah ! s'il avait eu en face d'elle sa pleine liberté d'esprit, s'il avait pu lui dire tout ce qu'il ressentait pour elle, combien il eût été plus malléable ! Mais, à force de vouloir masquer ses sentiments, il finissait par ne plus voir clair en lui.

Cependant, à la veille de partir pour Lincoln et, qui sait ? de s'y installer définitivement, si les affaires s'arrangeaient, il éprouvait le plus vif désir de les lui laisser percevoir. Mais comment, en si peu de temps, y parviendrait-il ? Et puis, était-ce bien le moment ?

Ainsi qu'elle l'avait avoué à son amie Madeleine, Catherine ne lui avait fait grâce d'aucun détail concernant son séjour à Mégève, ni le beau Florentin, ni le romancier virtuose du ski et du patinage. Il en avait souri, bien qu'au fond, il sut qu'avec le tempérament romanesque qu'il lui connaissait, il ne lui restait à lui, simple employé de M. Arthuis, la moindre chance de succès.

Toutes ces amères pensées se pressaient dans son esprit, cependant qu'il réglait le garçon et que les deux jeunes filles se disposaient à sortir. Il les suivit et, comme ils arrivaient près de la porte, celle-ci s'ouvrit et un homme entra. C'était Guillaume Vernet.

Il serra la main de Catherine en disant :

— Combien je m'excuse, petite Kate, de ce long retard !

L'interpellée était aux abois. Elle le fut bien davantage encore lorsque Bob s'exclama :

— Comment ! c'est toi qui maintenant pose des lapins aux femmes ?

Guillaume leva des yeux effarés.

— Je ne savais pas que tu connaissais Mlle Arthuis, dit-il en s'adressant à Bob.

Celui-ci se mit à rire.

— C'est que tu as mauvaise mémoire, expliqua-t-il. Il y a dix ans que nous essayons vainement de nous entendre, elle et moi ! N'est-ce pas, Catherine ?

Cette dernière était sur des charbons. D'une part, elle eût voulu tancer, comme il le méritait, celui qui venait de la faire poser; de l'autre, elle ne pouvait le faire sans lui donner vis-à-vis de Bob une certaine importance. Aussi transigea-t-elle :

— Je regrette, monsieur Vernet, mais je dois rentrer. Je vous téléphonerai quand je voudrai vous voir.

Ceci débité sur ce petit ton hautain qu'elle savait prendre à l'occasion. Bob échangea un coup d'œil avec Vernet, sourit imperceptiblement ; puis, s'avisant qu'il laissait Maud à l'écart, il fit les présentations :

— Monsieur Guillaume Vernet, un camarade de régiment. Miss Maud Sullivan.

Entre temps, Catherine s'était déjà éloignée, se dirigeant vers la voiture, après avoir échangé avec le romancier un simple serrement de mains. Bob, au moment de le quitter à son tour, lui glissa à l'oreille :

— Téléphone-moi à l'usine, demain à la première heure. Je voudrais te parler et je pars demain soir.

— Entendu ! répondit Vernet.

Catherine, s'étant installée au fond de la voiture, laissa miss Sullivan prendre place près de Bob. Ils n'échangèrent pas une parole jusqu'à l'hôtel où ils déposèrent la jeune Anglaise. Celle-ci prit congé en insistant pour que Catherine lui rendît visite en Angleterre.

En souriant, elle ajouta :

— D'ici là, je vais m'efforcer d'apprivoiser M. Mareuil.

— Alors, répliqua froidement Catherine, mieux vaut y renoncer. Il est incurable.

Bob ne disait rien, se contentant de glisser vers son amie un regard chargé de malice. Quand ils furent seuls et avant de démarrer, il se retourna sur elle, puis, de son air narquois, il suggéra :

— Allons, viens t'asseoir près de moi. Autrement, j'aurais l'air de ton chauffeur.

Catherine obtempéra, non sans répliquer :

— Mon chauffeur est un type bien élevé. Ne serait-ce que sur ce point, pas de comparaison possible !

Bob se mit à rire et appuya sur le démarreur. Ils roulèrent un moment silencieux, bien qu'ils eussent l'un et l'autre beaucoup à dire.

Ce fut Catherine qui engagea le fer :

— Tu ne m'avais pas dit que tu connaissais M. Vernet.

— Toi non plus. Du moins, tu ne m'avais pas dit son nom. Ainsi, c'est lui le fameux romancier qui manie skis et patins aussi bien que la plume et qui sait rendre si agréables les promenades au clair de lune ?

— C'est un type épatant.

— En tout cas, il manque d'éducation, puisqu'il t'a fait poser près de deux heures !

— Tu dois le connaître mieux que moi, puisque votre amitié date du régiment.

— Ma pauvre Kate, tu vas au devant de beaucoup de déceptions avec ton imagination en folie. Je ne suis qu'un ours, c'est du moins ton opinion, mais je t'aime bien quand même et je voudrais te guérir de tes lubies. Le premier venu s'auréole à tes yeux de toutes les qualités, de toutes les perfections, et tu le sacres prince charmant. La vie, vois-tu, n'est pas un roman.

Catherine fit la moue. Elle grillait d'envie de lui parler du billet mystérieux.

— Elle se présente pourtant quelquefois comme telle et, si je voulais, je pourrais t'en donner la preuve.

Bob, sans tenir compte de l'argument, poursuivait :

— Quand on s'appelle Catherine Arthuis, on peut se permettre de choisir sans se laisser conter fleurette par n'importe qui.

— Le comte Régis de Braynes n'est pas n'importe qui, je pense !

La phrase dite, elle se mordit les lèvres. Elle avait oublié qu'il était fiancé et que Bob lui-même le lui avait annoncé.

Or, par extraordinaire, celui-ci ne répliqua point. Il la dévisagea seulement. Mais le regard appuyé dont il l'enveloppa, regard où, contrairement à son habitude, ne se lisait aucune ironie, impressionna Catherine. Elle se souvint de l'insinuation de son amie Madeleine Bonneval et, à cette minute, elle eut la conviction que celle-ci avait vu juste et que Robert Mareuil l'aimait. Mais elle n'éprouvait à son égard qu'une sympathie réelle, en dépit de ses rudes, et pas un atôme de cette sensation qui la faisait prêter une oreille complaisante aux madrigaux de ses innombrables flirts.

Nonobstant elle l'examinait à la dérobée et découvrait que, physiquement, il pourrait aller de pair avec tous ses amis. Elle en fut presque étonnée. Ce jour-là, il portait, non sans élégance, un costume marron et un pardessus de sport de même couleur. Sans chapeau, comme toujours, il laissait aux caprices du vent sa chevelure drue et rebelle, symbole de son caractère, affirmait Catherine.

— C'est dommage que tu ne nous accompagnes pas à Lincoln, dit-il tout à coup. Miss Sullivan le désire vraiment.

— Miss Sullivan, peut-être !... Mais toi ?...

Ils traversaient à cet instant la place du Trocadéro. Bob, qui allait s'engager dans la rue Franklin, ralentit ; puis, se tournant vers sa compagne, il déclara :

— Si je te disais que je pense comme miss Sullivan, est-ce que cela influerait sur ta décision ? J'en doute.

— Et tu as raison ! répondit Catherine, qui décidément, ne voulait pas désarmer.

— Alors, n'en parlons plus ! Je vais à Lincoln pour affaires, et...

— Que tu dis !

Bob ne broncha pas ; mais, au fond de ses prunelles, s'alluma une petite lueur. Il ne put résister au désir de répliquer :

— Miss Sullivan vaudrait le voyage, assurément. Mais je ne me fais aucune illusion. Si elle me témoigne quelque amitié, ce n'est que parce que je ressemble étonnamment à son fiancé, Eddie Glaseborough.

— En somme, tu n'as pas de chance.

— Pas plus que toi.

Vexée, Catherine riposta :

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Pourquoi ? Mais parce que tes soi-disant soupirants ne recherchent près de toi que l'illusion de l'amour. Tu synthétises la femme qu'ils pourraient aimer vraiment, mais qu'ils n'aiment pas en toi. L'amour vrai, l'amour dépouillé n'a besoin, pour exister, ni de promenades dans la montagne, ni de jazz, ni d'ambiance romanesque. Il est là, caché, timide souvent, et ne demande pour se manifester qu'une occasion toute simple. Il rôde peut-être alentour de toi, sans que tu t'en doutes, et il est probable que tu le découvriras seulement le jour où tu seras bien convaincue que tes adorateurs de comédie ne t'en apportent que le mirage. Je voudrais tant que tu me comprennes. Ne suis-je pas ton grand frère... ton ami ?

Bob souriait en débitant son plaidoyer, mais sa voix tremblait légèrement, et toute autre que Catherine eut compris qu'elle venait de recevoir la plus belle déclaration d'amour. Or, Catherine ne voulait pas comprendre.

— Mon tempérament romanesque, comme tu dis, doit déteindre sur le tien ! Tu deviens lyrique. Tu

t'entraînes pour séduire les jolies girls ?

Le sourire de Bob disparut, et ce fut avec sa voix des mauvais jours qu'il répliqua :

— Pour m'entraîner, je choisirais une autre partenaire capable de m'inspirer, et non une amie d'enfance comme toi !

Puis, appuyant sur l'accélérateur, il mit quelques minutes seulement à se rendre à destination. Quand il stoppa devant l'hôtel Arthuis, il avait retrouvé son sourire.

— Et maintenant, dit-il, je vais chercher maman qui dîne avec nous.

CHAPITRE VII

Le bruit d'une sonnerie, étouffé par les cloisons et les tentures, résonna longuement. Robert Mareuil sortit du sommeil et entr'ouvrit les yeux. Le décor qui s'offrait à sa vue, décor inhabituel, le surprit d'abord.

C'était une chambre très vaste, lumineuse, meublée dans le goût moderne, mais avec tout le luxe et le confort anglais. Détails minutieux, arsenal complet de mille et un accessoires qui les caractérisent. Ce qui frappait surtout, c'était cette netteté, cette propreté raffinée dont les Britanniques s'entourent en tout et partout, et qui est une forme du respect indicible qu'ils ont pour eux-mêmes.

Depuis la veille, Bob résidait à « Scawby Castle ». Fanatique des voyages, il s'étonnait de n'en pas éprouver une plus grande joie. La raison en était qu'il traînait après lui quelques soucis personnels

l'empêchant de jouir, ainsi qu'il l'eût souhaité, de l'accueil vraiment familial qu'il avait reçu chez Willy Broders.

Depuis son voyage à Genève, sa mère était souffrante. Les troubles nerveux qui, pendant des années, avaient donné tant d'inquiétude aux siens, se manifestaient à nouveau, et Bob s'imaginait, à tort ou à raison, que son départ pour l'Angleterre était à la base de cette rechute. A la seule pensée qu'un jour prochain il lui faudrait, une fois encore, traverser la mer, Mme Mareuil ne vivait pas. De cela, elle ne voulait point convenir, de sorte que son fils devait lui-même, en apparence du moins, attribuer ces malaises à une autre cause qu'il qualifiait de fatigue ou de séparation forcée.

Cependant, au moment de le quitter, son émotion avait été si violente que Bob en avait éprouvé un profond chagrin et son désir de mener à bien les intérêts de son patron s'en trouvait diminué. En effet, en cas de réussite, comment concilierait-il le projet formé par M. Arthuis de lui confier la direction de la succursale anglaise et le désir de sa mère de ne pas le voir quitter Paris ? Il avait pour elle un véritable culte et, pour rien au monde, il n'eût consenti à la laisser loin de lui. Il était fils unique, elle n'avait que lui, et tant qu'il serait célibataire, il considérerait comme un devoir de rester près d'elle. D'ailleurs, l'heure n'était pas près de sonner où il lui présenterait la femme de son choix.

La femme de son choix ! De ce côté-là, non plus, il ne se montrait guère optimiste, car, si, vivant à ses côtés depuis de longues années, il n'était pas parvenu à inspirer à Catherine un sentiment plus tendre que l'amitié, comment le pourrait-il, s'ils demeuraient longtemps séparés ?

Et, dans un hochement de tête, Bob se disait que cette amitié qu'elle lui dispensait avec parcimonie ressemblait fort à l'attachement que l'on éprouve pour un bibelot précieux, un agréable souvenir ou un bon chien fidèle : le culte des vieilles affaires.

Il ruminait toutes ces pensées moroses au début d'une journée ensoleillée, qui pourtant s'annonçait fertile en événements heureux. Le programme en avait été dûment réglé la veille, au cours du dîner, par miss Sullivan et avait reçu l'approbation du maître de céans.

Après le breakfast servi à huit heures et demie dans la salle à manger du rez-de-chaussée, visite des usines qui se prolongerait jusqu'à l'heure du lunch. Là se terminerait la partie technique de l'emploi du temps, le reste de la journée devant appartenir à Maud et ses nombreux amis.

En effet, celle-ci avait décrété qu'ils prendraient le thé à « Wigford-House », domaine seigneurial de Lord Glaseborough, oncle d'Eddie et principal actionnaire des usines Broders and Co.

Selon toutes probabilités, on ferait une partie de golf, si le temps le permettait, et l'on reviendrait dîner à « Scawby Castle ».

Dans tout l'emploi de cette journée, Bob trouvait son compte. La visite de l'usine l'intéresserait au plus haut point, et il se montrait aussi curieux de connaître l'homme auquel il devait en somme et à son insu la pleine réussite des projets de M. Arthuis. Présenté par Barnave à Willy Broders, il eut sans aucun doute trouvé près de celui-ci un accueil sympathique, mais l'ambiance n'eut pas été aussi favorable pour la suite à donner à cet entretien. Il eût été très difficile, dans le court laps de temps d'un

déjeuner, de jeter les fondations d'une entreprise solide et durable.

Maud avait été l'auxiliaire précieuse, le « *deus ex machina* », rôle qu'elle n'eut sans doute jamais tenu sans cette similitude de traits qui lui firent prendre l'obscur Robert Mareuil pour le brillant Eddie Glasborough.

Tout s'enchaînait méthodiquement, et Bob, nullement fataliste pourtant, se demandait, perplexe, où les événements l'entraînaient à si vive allure.

Ce point d'interrogation stimula sa nonchalance matinale et le fit sauter du lit. Dédaignant de sonner un valet de chambre, il fit couler son bain et s'attarda à sa toilette. S'il n'était point arbitre de la mode, il savait rester correct, fidèle en cela à l'éducation américaine qu'il avait reçue.

Le gong, annonçant le breakfast, le trouva prêt et il quitta sa chambre. Comme il longeait l'immense galerie qui desservait l'étage, il se vit tout à coup en face de mistress Broders qui sortait de son appartement.

La mère de Maud paraissait plutôt sa sœur, mais n'en tirait aucune vanité. Au contraire, elle s'efforçait de se tenir à l'écart, ce qui avait le don de déplaire à sa fille. De santé délicate, elle supportait difficilement les brouillards de l'hiver. C'était là une des raisons pour lesquelles son mari avait acheté une propriété à Genève, afin qu'elle pût y séjourner longuement et fréquemment. Mistress Broders affectionnait particulièrement la Suisse, qu'elle avait habitée pendant plusieurs années avec son premier mari, lequel dirigeait à Lausanne une importante fabrique. Ce fut dans ce pays qu'elle fit la connaissance du maître de forges.

Comme tout le monde, à « Scawby Castle », Mis-

tress Broders avait tout de suite témoigné une grande sympathie à son hôte, et, ce matin-là, dès qu'elle l'aperçut, elle vint à lui, souriante.

— A la bonne heure, monsieur Mareuil, vous êtes ponctuel. C'est un compliment que je n'ai pas souvent l'occasion d'adresser à mon entourage !

Après s'être incliné sur la main tendue, Bob ne protesta que par un geste vague. En même temps que la maîtresse de maison, il s'engagea dans le large escalier et, chemin faisant, tous deux échangèrent quelques propos sans importance.

Comme ils entraient dans le « dining-room », le « butler » imposant et digne, tel un authentique gentleman, s'inclina. Bob remarqua qu'il le fixait avec une insistance discrète. N'étant pas là la veille, ce maître d'hôtel s'étonnait sans doute de la présence d'un étranger. S'adressant à mistress Broders, il dit :

— J'ignorais que M. Eddie Glaseborough fût ici. Je m'excuse, je vais ajouter un couvert.

Bob se mit à rire ; mistress Broders en fit autant, à la grande stupéfaction du domestique, lequel n'avait pas conscience d'avoir dit quelque chose de drôle. Puis la femme du maître de forges expliqua :

— Non, Jones, M. Eddie Glaseborough n'est pas des nôtres. Il est rentré seulement hier de Norvège, et il est un peu tôt pour nous rendre visite.

Volontairement, elle n'en dit pas davantage, et le maître d'hôtel n'osa point insister. Néanmoins, Bob vit à son air qu'il n'était pas convaincu.

En prenant place à table, mistress Broders lui dit :

— Comprenez-vous maintenant la méprise de ma

filles ? Jones connaît parfaitement Eddie, et son opinion a quelque valeur.

Bob ne put s'empêcher de sourire.

— Tout homme, observa-t-il, a de par le monde un sosie. Le mien réside en Angleterre. Je serai enchanté de le rencontrer. Qui sait si cette ressemblance ne nous rendra pas quelque service !

— Vous, mon cher, vous complotiez une vilaine affaire !

Cette phrase avait été lancée par Maud qui, en entrant, avait surpris les derniers mots. Elle embrassa sa mère, lui mit un doigt sur les lèvres pour arrêter en chemin les reproches qu'elle prévoyait ; puis, enfin, serra la main de Bob avant de s'asseoir près de lui.

— Même Jones, expliqua mistress Broders, qui a été victime de la ressemblance de M. Mareuil avec Eddie !

Maud éclata de rire.

— Pour faire un bon tour à ce cher garçon, il faudrait que Bob se présentât à sa place devant son oncle. Cependant, je tiens à vous prévenir qu'Eddie se fait souvent rabrouer. Le vieux lord n'est pas toujours commode !

Tout en surveillant le service assuré par le « butler » assisté d'un valet de pied, mistress Broders jetait des regards inquiets vers la porte, s'énervant visiblement de ne pas voir son mari. Aussi bien ne prêtait-elle qu'une oreille distraite aux propos de Robert et de Maud, lesquels, à cause du personnel, parlaient français.

— Je croyais que Lord Reginald Glaseborough était le père de M. Eddie.

— Non ! Lord Reginald Glaseborough n'a pas d'enfants ; n'en a plus, du moins. Il a adopté son neveu,

dont le père a été tué à la guerre et dont la mère est morte, il y a trois ans ; mais il le considère comme son propre fils.

Bob allait poser d'autres questions, mais M. Broders fit son entrée dans la salle à manger, et son premier regard fut pour sa femme. S'approchant d'elle, il déposa un baiser sur le bout de ses doigts et murmura :

— Je suis très excusable, ce matin, darling. Je m'étais tout simplement endormi. Le seul coupable, c'est Ralph, qui ne m'a pas réveillé.

Indulgente, mistress Broders sourit et, dans le regard qu'échangèrent les deux époux, Bob trouva la certitude d'une entente parfaite.

— Eh bien ! jeune homme, que dites-vous de notre pays ? Vous y plairez-vous ? demanda le maître de forges.

— Certainement, M. Broders, je crois même que je m'y habituerais très vite. Hélas ! les usines Arthuis ne sont pas en Angleterre.

Bob avait lâché sa phrase, presque sans y penser. Il ne réalisa qu'ensuite et n'en fut pas mécontent. Jusqu'ici, jamais la question n'avait été posée franchement, M. Arthuis et lui-même ayant abordé le projet en contournant l'obstacle. On s'était mis d'accord sur une collaboration éventuelle, mais le mot de filiale n'avait pas été prononcé. Aussi Bob, après cette allusion directe, attendait, non sans inquiétude, le réflexe de l'Anglais.

— S'il ne tenait qu'à moi, déclara celui-ci, après un instant de silence, cela pourrait se faire.

De surprise, Bob faillit laisser choir la tasse de thé qu'il portait à ses lèvres. Il but quelques gorgées pour se donner le temps de la réflexion ; puis, en reposant sa tasse, il répondit :

— Ne me donnez pas de fausse joie, M. Broders ; j'ai toujours rêvé d'habiter l'Angleterre.

— Hé ! là, ne nous emballons pas ! J'ai dit : « S'il ne tenait qu'à moi. » Or, je ne suis guère que l'administrateur de l'entreprise. Bien des fois, étant donné les fluctuations des changes, j'ai souhaité, pour faciliter les transactions entre nos deux pays, contracter une association avec une de vos firmes ; mais, jusqu'ici, mon conseil d'administration s'y est formellement opposé.

Bob pensa qu'il s'était réjoui trop tôt et que le Rubicon était plus difficile à franchir qu'il ne l'avait prévu. Cependant, il ne se tint pas pour battu. Le plus important était acquis, puisque l'idée maîtresse avait été franchement exposée. A cette heure, il s'agissait de manœuvrer adroitement et surtout sans brusquer les choses.

— Il y a, observa-t-il, association et association. Peut-être me suis-je beaucoup avancé, n'étant pas M. Arthuis. En effet, je ne saurais préciser dans quelle forme il envisagerait une collaboration avec votre maison, mais, pour ma part, je pense que de cette mise en commun de deux activités également fécondes, il ne pourrait sortir que de l'excellent besogne.

— Eh bien ! jeune homme, vous me semblez assez audacieux en affaires, et vous me plaisez. Il ne vous reste qu'à décider Lord Reginald Glaseborough à partager vos vues, et la partie que vous jouez pourrait être gagnée. C'est le président de notre conseil d'administration et notre principal actionnaire. Toutefois, ne vous faites pas d'illusion ; il est dur en affaires et traditionnaliste en diable. Si vous réussissez, vous pourrez considérer pour ma

part la cause entendue, et il ne vous restera plus qu'à convaincre M. Arthuis.

Bob réprima un sourire. Il savait à quoi s'en tenir sur ce point ; mais que dirait Lord Glaseborough ?



Il était un peu plus de quatre heures lorsque Bob prit place, avec Maud et sir Broders, dans la confortable limousine qui devait les conduire à « Wigford-House », domaine ancestral de Lord Reginald Glaseborough.

Se sentant fatiguée par la longue promenade qu'elle avait faite après le lunch, mistress Broders avait préféré demeurer à la maison.

Tout en écoutant les propos du maître de forges et de Maud Sullivan, Bob mettait au point les moindres détails de son entrevue avec le grand seigneur anglais, que tous semblaient craindre ou, tout au moins, traiter avec infiniment d'égards. Or, pour Bob, il ne s'agissait plus seulement à cette heure de contrôler une ressemblance avec le neveu du châtelain, mais convaincre le châtelain lui-même et arriver à se rendre assez persuasif pour qu'il entrât dans ses vues.

Il se représentait par avance la joie de son patron, s'il triomphait de ce dernier obstacle. Le matin, pendant qu'aux côtés du maître de forges, il visitait l'importante usine, il tirait les plans et se rendait compte des considérables avantages qui pourraient sortir d'une pareille combinaison.

Le soir même, après sa visite, il écrivait longuement à M. Arthuis pour le tenir au courant des résultats acquis. Le premier, il s'étonnait de la façon

dont cette affaire se trouvait embarquée, et il revivait la scène au cours de laquelle le constructeur la lui avait exposée avant de l'expédier à Genève. Ce jour-là, il n'aurait point imaginé des progrès aussi rapides. Le tout découlant d'une simple ressemblance, étrange sans doute, mais comme il s'en trouve, de par le monde, nombre d'exemples.

— Voici « Wigford », dit près de lui la jeune et jolie Maud. Ouvrez tout grands vos yeux. C'est un des plus purs joyaux de notre vieille Angleterre.

— Dont vous serez bientôt reine, si je ne m'abuse ? répondit Robert Mareuil.

— Ce n'est pas ce qui m'enchant le plus ! Je préférerais le cottage qu'Eddie habitait avant la mort de sa mère. C'est plus simple, plus intime. J'ai horreur de ces grandes bâtisses, où il faut faire un demi mille pour aller de sa chambre au salon !

De fait, par des pentes douces, on arrivait sur la route de Skegness, jusqu'au creux du vallon où s'abrite « Wigford-House ». Le manoir, chef-d'œuvre de la Renaissance anglaise, surgit tout à coup encadré de verdure, admirable de proportions. Il est en Angleterre nombre de châteaux plus imposants, mais rares sont ceux qui offrent à la vue un ensemble plus harmonieux et qui soient aussi riches d'histoire et de légende. On a cette impression de mesure dès que l'on aperçoit, au dernier tournant de la route, la façade principale dominant une vaste terrasse.

Quand on y pénètre, l'impression est assez bizarre. On se trouve dans une immense pièce oblongue, pourvue de cheminées à manteau, où les châtelains d'antan, après avoir forcé le cerf ou le sanglier, grillaient leurs bottes, le soir, devant les landiers. Mais cette gravité s'évanouit dès que l'on franchit le

seuil des appartements intimes, dont l'agrément n'eut pas déplu aux plus italiens des personnages de William Shakespeare.

Deux valets en livrée se précipitèrent dès que la voiture eut stoppé devant la terrasse, et s'immobilisèrent aux portières ouvertes.

— Lord Reginald Glaseborough est là ? s'informa Willy Broders.

— Sa Seigneurie vient de rentrer.

En familiers, Maud et le maître de forges pénétrèrent dans le hall. Bob les suivait, un peu ému. A l'entrée, il demeura saisi d'admiration. En effet, on ne pouvait qu'être frappé de la majesté des proportions de cette vaste pièce, en même temps que de la richesse sévère de son ameublement. Aux murs, parmi les tapisseries, une double et triple rangée de portraits, plus ou moins guindés, accueillait les visiteurs. Toute la lignée des Glaseborough s'y trouvait au complet. Ici, James, gouverneur des Indes ; là, Olivier, colonel de la Garde et tué d'un coup de sabre à la bataille de Mettingen, et tutti quanti.

Un majordome les accueillit et, selon le désir exprimé par Willy Broders, s'en fut les annoncer au maître du logis.

— Eh bien ! fit Maud Sullivan, en désignant d'un geste circulaire l'imposante entrée ; que vous disais-je ? Pas très intime, hein ?

Bob n'eut pas le loisir de donner son avis. En courant presque, un jeune homme les rejoignait. Ce nouvel arrivant, point n'était besoin qu'on le lui nommât. Il eut l'impression curieuse de voir venir son double et, bien qu'il ne l'eût jamais vu, il reconnut Eddie Glaseborough.

Maud les dévisageait à tour de rôle, comme pour comparer et, pendant que le jeune Anglais serrait

chaleureusement la main qu'elle lui tendait, elle dit, en désignant Robert :

— Mon cher Eddie, depuis que j'ai fait la connaissance de M. Mareuil, il me semble que je ne vous ai pas quitté. A part quelques menus détails, avouez que l'on peut vous prendre l'un pour l'autre !

Puis, s'avisant que, dans la surprise de cette confrontation, elle avait omis les présentations officielles, elle répara cet oubli. Les deux jeunes gens échangèrent une poignée de main, s'amusant les premiers de cette étrange ressemblance.

Eddie conclut en riant :

— Il faut faire à mon oncle la mystification complète. Je vais prier monsieur Mareuil de vous introduire. J'entrerai ensuite.

Au même instant, le maître d'hôtel revint et les invita à le suivre près de Sa Seigneurie. Ils suivirent une longue galerie ornée de tableaux de maîtres, traversèrent un couloir et se trouvèrent devant une porte de bois richement sculptée que le domestique ouvrit. Il allait annoncer les visiteurs, mais Eddie intervint :

— Non, James, ne dites rien.

Maud entra la première, suivie de Willy Broders. Bob fermait la marche. D'un coup d'œil, il inventoria les aîtres. C'était un salon-bibliothèque de proportions normales, que l'on devinait à maints détails être le centre de la vie familiale. Un gai feu de bois brûlait dans l'âtre, et, par de larges baies donnant sur le parc, la lumière entraînait à flots. Des rayons chargés de précieuses reliures recouvraient la plus grande partie des murs. Une énorme table couverte de livres, de revues et de brochures, des sièges lourds épars, un antique bahut, enfin un très beau piano meublaient la pièce.

A la table, un homme était assis. A l'entrée des visiteurs, il se leva, puis vint au devant de Maud, qu'il embrassa affectueusement. Après quoi, il tendit la main à Willy Broders.

A ce moment seulement, il aperçut Bob. Tout d'abord, son visage marqua un étonnement très vif ; puis ce fut de l'émotion. Il le fixait avec une attention intense ; cependant, le nom que Maud et le maître de forges attendaient ne vint pas sur ses lèvres.

Devinant sa pensée, Willy Broders y répondit en présentant :

— M. Robert Mareuil, de Paris, notre hôte actuellement, et notre ami.

Puis, à Bob :

— Lord Réginald Glaseborough.

Devant le trouble qu'il devinait chez le vieil aristocrate, Robert se sentait gêné. Un silence pesant suivit. Heureusement Eddie fit son entrée.

— Eh bien ! mon oncle, que dites-vous de mon sosie ?

Lord Glaseborough regarda les deux jeunes gens, puis ce fut sa réponse, nuancée de quelque tristesse :

— C'est étrange, en effet ; mais monsieur Mareuil ne vous ressemble pas tout à fait.

Et, pour lui-même, il ajouta :

— Il me rappelle plutôt quelqu'un d'autre.

Puis, comme s'il ne voulait pas s'attarder à ce thème, il désigna des sièges. Lui-même s'assit en même temps que ses visiteurs ; mais, inconsciemment, son regard rejoignait celui de Bob, lequel, depuis qu'il se trouvait en face du châtelain, ressentait un malaise inexplicable.

Lord Reginald Glaseborough avait soixante-quatre ans. C'était un homme taillé en force, de très haute

taille, mais que les années avaient légèrement courbé. Racé, d'abord froid, il en imposait à tous ceux qui l'approchaient ; mais cette désagréable impression s'atténuait dès que la conversation était engagée.

Eddie, son neveu, aussi brun que Bob, mais de quelques années plus jeune, avait de celui-ci les yeux rieurs et la bouche moqueuse. Cependant, en les détaillant, on trouvait entre eux une légère différence, qui apparaissait surtout dans la démarche et le port de la tête. Autant Bob était simple et sans morgue, autant Eddie, dans ses moindres attitudes, affichait une certaine raideur toute britannique. Différence de race, sans doute, ou, du moins, d'éducation.

Cependant, Bob, hormis cette sensation bizarre provoquée par le regard pénétrant du vieux Lord, se sentait très à l'aise dans ce décor somptueux. Il s'imaginait Catherine transplantée dans cette ambiance tout à fait en rapport avec ses élucubrations les plus romanesques, et il pensa que si Eddie n'avait pas donné à Maud sa parole de gentilhomme, elle n'eut point hésité à tenter sa conquête, ne fût-ce que pour devenir la reine de ce magnifique domaine qu'elle ne trouverait point trop grandiose.

Willy Broders, donnant tout de suite un tour intime à l'entretien, parlait de son séjour à Genève et s'apprêtait à mettre Bob sur la sellette, lorsque Maud intervint :

— Figurez-vous, mylord, que si nous sommes devenus amis, Monsieur Mareuil et moi, c'est parce que nous étant rencontrés dans le train, je l'ai pris pour Eddie !

Lord Glaseborough eut un sourire contraint.

— Eddie ne ressemble pas à ce point à M. Ma-

reuil. Celui-ci a plutôt les yeux de ma femme, et, chose étrange, ses sourcils sont exactement arqués comme les siens. Nous la plaisantions toujours à ce sujet, parce que sa mère prétendait que c'était là signe de caractère... mauvais caractère, disions-nous par taquinerie. Pauvre Mabel ! Combien j'aurais été heureux de la plaisanter longtemps ainsi !

Lord Glaseborough allait s'émouvoir. Il fit un effort et demanda à Bob :

— Vous ne vous doutiez point d'avoir un sosie en Angleterre ?

— Certes non, mylord ; mais je suis très honoré de le connaître.

— Vous parlez notre langue sans accent.

— M. Mareuil a été élevé en Amérique, expliqua Maud.

— Ah ! vous êtes Américain ! Ma femme l'était aussi. Peut-être, après tout, êtes-vous de la même famille !

— Je ne le pense pas, mylord ; mes parents sont Français, l'un et l'autre. Si j'ai passé mon enfance aux Etats-Unis, c'est que mon père occupait à Baltimore les fonctions de consul de France. Je n'y suis arrivé qu'à l'âge d'un an, et cela n'a tenu qu'à un fil que je ne connusse jamais la terre d'Amérique, car je me trouvais avec ma mère, à bord du *Titanic*, quand celui-ci fit naufrage, et...

Un léger coup de pied de Maud l'arrêta. Sans en comprendre la raison, il se tut ; mais il eut un commencement d'explication, en voyant le visage décomposé de Lord Glaseborough.

Au même instant, et pour faire diversion, Willy Broders enchaînait :

— M. Robert Mareuil est le bras droit du constructeur français Arthuis et, comme tel, il s'est

beaucoup intéressé à la visite de nos usines.

Mais cette phrase n'obtint pas le résultat escompté. Lord Glaseborough, les yeux fixés sur un portrait placé en face de lui, semblait n'avoir pas entendu. C'était le portrait en buste d'une jeune femme d'une vingtaine d'années. Bob fut frappé lui-même par la similitude de ses propres traits avec ceux de l'inconnue qu'il identifia néanmoins comme étant lady Glaseborough. Il allait vraiment de mystère en mystère et s'étonnait de l'attitude du châtelain, lorsque celui-ci, désignant le portrait, précisa :

— J'ai perdu ma femme et mon jeune fils dans le naufrage du *Titanic*.

Puis, presque aussitôt, il ajouta :

— Ceci, mon cher ami, vous explique mon émotion de tout à l'heure. C'est un terrible souvenir que je m'efforce en vain de chasser de ma mémoire. Moi qui jadis avais rêvé d'être marin, je hais la mer qui m'a tout pris !

— Je comprends, mylord, dit simplement Robert Mareuil. Ma mère, qui, elle, n'a perdu personne dans la catastrophe, en a conservé le même indicible effroi.

Un lourd silence plana. Un peu à l'écart, Maud et Eddie conversaient à voix basse, heureux, comme le sont des amoureux, de se retrouver.

Bob se sentait mal à l'aise. Si le fait d'avoir échappé au naufrage, alors que le fils de Lord Glaseborough y était resté, allait influencer ce dernier contre lui, il se pourrait qu'inconsciemment il éprouvât quelque antipathie pour celui qui, peut-être, dans un canot de sauvetage, avait pris la place de son enfant.

Au même instant, le châtelain détruisit cette hy-

pothèse et, très aimablement, s'adressant à Bob, lui dit :

— Vous n'êtes pas venu sous mon toit, jeune homme, pour entendre remuer d'aussi lugubres souvenirs, et je m'excuse d'y avoir fait allusion en votre présence.

Puis :

— Vous avez sonné pour le thé, Eddie ?

— Oui, mon oncle, et voici James.

En effet, le « butler » poussait devant lui la balaudeuse sur laquelle le goûter était préparé avec un raffinement digne du cadre dans lequel il était servi.

Cette entrée fit une heureuse diversion. La conversation, adroitement dirigée par M. Broders, prit une tournure moins sombre, et Lord Glaseborough s'y prêta de bonne grâce, affirmant ses brillantes qualités de causeur. Discrètement, Bob se tenait à l'écart, se contentant d'observer.

Après le thé, le vieux Lord lui proposa aimablement de lui faire visiter le château, ce qu'il accepta. Et ce fut, pendant près d'une heure, un enchantement devant tant de merveilles accumulées. Le maître du logis semblait avoir oublié la terrible vision, faisant lui-même les honneurs de sa splendide demeure, commentant, expliquant, se livrant à de savants exposés historiques.

Aussi bien Robert fut-il surpris lorsqu'au moment du départ, il lui demanda à brûle-pourpoint :

— Votre mère vit toujours, monsieur Mareuil ?

— Oui, mylord.

— J'aurais aimé la connaître.. Ne viendra-t-elle pas vous rejoindre à Scawby Castle ?

Bob, ne sachant que répondre, eut un regard vers

Willy Broders, lequel répondit, préparant les entretiens futurs :

— Tout dépend de ce que nous déciderons avec vous, mylord, concernant nos affaires. Il ne tient qu'à vous que M. Mareuil habite définitivement l'Angleterre.

Pris au dépourvu, Lord Glaseborough parut surpris. Mais, ce n'était ni l'heure, ni le lieu d'entamer une discussion de ce genre. Et c'est pourquoi M. Broders ajouta :

— N'oubliez pas qu'il y a demain réunion du conseil d'administration. Vous serez des nôtres, je pense ?

— Certainement.

Mais, visiblement, Lord Glaseborough pensait à autre chose.

CHAPITRE VIII

— Vous ne m'en voulez pas, Kate ?

— Voyons, Régis, soyez moins fat ! Je ne vous ai jamais donné autant d'importance.

Catherine avait pris son air le plus hautain ; mais le comte de Braynes ne s'y trompa point. Pourtant, il n'insista pas, heureux de sortir aussi facilement d'un tel mauvais pas, et il prit congé.

C'était en dansant une valse de Strauss que Catherine Arthuis venait d'éprouver la plus cuisante déception de sa vie ; mais le jour était mal choisi pour que l'épreuve fut salutaire, car Guido Fiorelli, le beau Florentin, était à Paris. Elle le savait et reportait sur lui tout son espoir romanesque.

Depuis son retour de Mégève, elle n'avait pas revu Régis de Braynes. Son orgueil lui interdisait de

l'appeler au téléphone, elle n'attendait que du hasard l'occasion de se retrouver en face de lui.

Or, cet après-midi de mars, elle était au Carlton avec Madeleine Bonneval et son jeune frère Guy, lorsque le comte surgit devant elle et, sans autre préambule, l'invita à danser. Elle fut sur le point de refuser ; mais, Guy entraînant sa sœur, elle n'avait aucune raison valable de décliner l'invitation.

— Je bénis le hasard, dit-il, qui vous met sur ma route.

— Vraiment ?

Il la sentit rétive et voulut brusquer les choses ; mais elle continua, dans le but évident de le mettre dans l'embarras :

— Votre nouvelle situation vous absorbe, il paraît ?

— En effet, répondit-il, gêné.

— Que voulez-vous ! On n'a rien sans peine, et cette fois l'enjeu vaut bien quelques désagréments.

Elle riait ; mais son rire sonnait faux.

— A Mégève, voulut expliquer Régis, j'ai tenté de vous conquérir, mais mon père s'est montré hostile à mon projet ; et c'est pourquoi il m'a rappelé.

— Et c'est pour cela aussi, sans doute, que quinze jours plus tard, on annonçait vos fiançailles à grands renforts de publicité ? Non, Régis, ne me croyez pas si niaise !

— Vous ne comprenez pas, Kate ; mais, dans notre monde...

Catherine se cabra.

— Dans votre monde !... Voilà le grand mot lâché ! Mais, mon cher, avant de discuter de ma personne, il aurait fallu d'abord vous assurer que j'accepterais d'y entrer dans « votre monde » ! et j'ai lieu de croire que vous eussiez été déçu.

Au fond de soi, Catherine était en proie à une colère folle ; mais la manifester eût été s'avouer vexée du dédain de Régis, et cela n'était pas dans son caractère.

Le comte de Braynes voulut à nouveau protester :

— Nous ne pouvions, en effet, nous convenir, Kate, et je m'excuse de vous avoir compromise... mais les circonstances qui nous ont mis en présence l'un de l'autre ont beaucoup contribué à ce fâcheux malentendu.

Catherine éclata de rire.

— Il est de fait que cette promenade au Bois dans une voiture d'essai constituait un amusant point de départ de roman... Mais un roman pour midinettes !

— Allons ! fit le comte rassuré, je suis heureux que vous preniez la chose ainsi, petite Kate. J'avais du remords ; je n'ai pas très bien agi avec vous.

La valse s'était tue. Avant de quitter Catherine, Régis insista :

— Ainsi vous ne m'en voulez pas, Kate ?

Ce fut alors que, voulant avoir le beau rôle jusqu'au bout, elle répliqua :

— Voyons, Régis, soyez moins fat ! Je ne vous ai jamais donné autant d'importance.

Le comte parti, Catherine respira. Pourtant, elle dut prendre sur elle pour demeurer maîtresse de ses nerfs ; car, même devant Madeleine, elle ne voulait pas se laisser aller au chagrin qu'elle ressentait.

— Eh bien ! plaisanta son amie, cela reprend, dirait-on ?

— Quoi donc, grand Dieu ? Tu oublies que Régis est fiancé ? Mais ce n'est pas une raison pour se brouiller. Croiras-tu, maintenant, qu'il n'y avait rien entre nous ?

Madeleine avait peut-être une autre opinion ; ce-

pendant elle se garda bien de l'émettre. Elle répondit en riant de toutes ses dents :

— C'est vrai, j'oubliais que tu attends le « riche étranger », prédit par la gitane !

— Je ne l'attends plus ! répliqua Catherine : Guido Fiorelli est à Paris.

Madeleine n'insista pas. Mais le jeune Guy, avec la franchise de ses dix-sept ans, déclara :

— Je croyais qu'en 1938, les jeunes filles ne croyaient plus aux contes de fées.

Catherine ne fut nullement embarrassée pour répondre :

— Les fées sont de tous les temps, mon petit ! De nos jours, il leur arrive de changer de sexe, voilà tout.

Cette explication eut le don de provoquer l'hilarité du jeune Bonneval, et les deux jeunes filles se mirent à l'unisson.

Lorsque Catherine rentra rue Henri-Heine, encore sous l'impression de sa rencontre avec le comte de Braynes, il était un peu plus de sept heures, et, le dîner étant à la demie, elle pensait avoir le temps de se remettre de ses émotions avant de paraître à table. Or, comme elle mettait le pied sur la première marche de l'escalier pour gagner sa chambre, la porte du salon s'ouvrit et Robert Mareuil parut.

— Ah ! enfin, te voilà ! dit-il. Tu n'aurais pas pu être là un peu plus tôt, le jour où je rentre d'Angleterre ?

Il riait pour atténuer ce que ses paroles avaient d'un peu brutal.

Catherine éprouva une joie réelle à revoir son ami. Au moins, avec celui-là, elle n'aurait aucune attitude à prendre.

— Comment ! s'étonna-t-elle. Déjà de retour ?

— Il y a deux heures seulement. J'ai tout juste eu le temps de passer à l'usine où ton père est en conférence avec un représentant. Nous n'avons pu parler utilement ; alors il m'a invité avec mère à dîner. Je suis allé la chercher et, pendant qu'elle bavarde avec Mme Arthuis, j'espérais avoir le même plaisir avec toi. Mais j'oubliais que tu ne connais pas l'exactitude. Il faudra que je te l'apprenne.

Délibérément, Bob avait entraîné Catherine dans le petit salon. Elle le dévisageait et, tout de suite, moqueuse :

— Ton sosie ne t'a pas cédé un atome de la correction britannique. Tu es toujours aussi mal élevé.

Bob semblait particulièrement joyeux.

— N'as-tu pas dit toi-même que j'étais incurable ? Mais laissons ce sujet épuisé depuis longtemps. Je suis chargé par miss Maud et M. Broders de te ramener avec moi.

— Tu repars ?

— Oui. Notre affaire prend une excellente tournure. J'ai fait à Lincoln, non pas la conquête de quelque jolie girl, mais celle non moins flatteuse de lord Reginald Glaseborough. Je ressemble, paraît-il, au fils qu'il a perdu, justement dans le naufrage du *Titanic*. Toi qui aimes les romans !...

— Mais ta mère, elle aussi, s'y trouvait, n'est-ce pas ?

— Avec ton serviteur. J'étais à cette époque un ravissant bébé d'un an. J'ai changé, tu vois. Pour en revenir à lord Glaseborough, dès le premier jour où nous nous sommes rencontrés, il m'a pris en amitié et, grâce à cela, j'ai pu obtenir son assentiment au projet d'une filiale conçue par ton père, ce qu'il avait toujours systématiquement refusé.

— Papa disait qu'en cas de réussite il te nomme



rait fondé de pouvoir. Alors, tu resteras en Angleterre ?

— Vraisemblablement, oui ! répondit Bob.

— Et ta mère ?

— Eh bien, vois-tu, elle qui a une véritable terreur de la mer et qui se refusait à la traverser de nouveau, est toute prête à me suivre. J'en suis le premier surpris, mais heureux. J'ai en vue un ravissant cottage où elle sera parfaitement. Aussi bien, quand tu voudras nous faire l'honneur de ta visite...

Visiblement, Bob était en veine d'amabilité. Catherine se mit à rire.

— Très honorée, cher ami.

— Qui sait, insinua Bob malicieux, c'est peut-être là-bas que tu connaîtras le « riche étranger » dont tu rêves nuit et jour !

Cette petite pointe faillit, une fois encore, détruire la bonne entente ; mais, fort heureusement, M. Arthuis faisait une entrée bruyante.

— Content de te voir, mon cher ami ! dit-il en serrant la main de son collaborateur. Ta mère est venue, je suppose ?

— Elle est dans la chambre de Mme Arthuis.

— A la bonne heure. J'ai fait monter du champagne et nous allons le sabler en famille pour fêter ton succès. Mais oui, ma petite Kate, tu peux exceptionnellement te montrer aimable avec Bob. Grâce à lui, ton père voit se réaliser son projet le plus cher. Embrasse-le, tiens ! Cela lui fera plus plaisir que si c'était moi !

Devant l'invitation aussi brusquement exprimée, Catherine resta médusée. Mais Bob, décidément en forme, n'attendit pas son assentiment. Il la prit dans ses bras, la tint un moment étroitement serrée contre lui, et elle put entendre les battements

précipités de son cœur. Puis, doucement, il se pencha et l'embrassa.

Ce fut très court ; mais cependant Catherine, quand il la libéra, éprouva une sensation étrange, presque de l'angoisse, mais une angoisse délicieuse.

Rapidement, elle s'exquiva sous le prétexte de s'habiller et personne ne la retint : M. Arthuis, parce qu'il avait hâte de parler affaires ; Bob, désireux de retrouver un peu de calme.

Le dîner venait d'être annoncé par l'habituel coup de gong, lorsque Catherine sortit de sa chambre. Elle traversa le palier dans l'intention d'entrer chez sa mère pour y saluer Mme Mareuil. Or, la voix de son père lui parvint, qui semblait fort en colère. Il parlait au téléphone. La chose ne l'aurait pas autrement surprise si son nom n'avait pas été prononcé. Elle s'approcha, pour écouter, de la rampe de l'escalier et elle entendit le constructeur dire à Robert :

— Appelle-moi Catherine, tout de suite.

Celle-ci n'eut que le temps de se précipiter chez elle, se demandant avec inquiétude ce qui pouvait motiver une telle colère à son sujet. La porte fut heurtée et, sans ouvrir, Bob lui cria :

— Kate, descends, veux-tu ? Ton père te demande.

— Que me veut-il ? s'informa-t-elle pour gagner du temps.

Elle sentit que Bob hésitait à répondre.

— Je l'ignore, dit-il enfin.

Catherine descendit derrière son ami, mais remarqua que celui-ci ne la suivait pas dans le bureau, et se dirigeait vers le petit salon, par discrétion sans doute.

Etonnée, d'autant plus qu'elle n'avait rien à se reprocher, elle entra. M. Arthuis parlait toujours au téléphone.

— Un instant, dit-il à son correspondant invisible.

Puis à Catherine, non sans avoir de la main masqué le récepteur :

— Connais-tu le signor Guido Fiorelli ?

Le visage de la jeune fille s'éclaira et elle se précipita vers l'appareil tout en répondant :

— Oui, c'est un ami ! Il est à Paris depuis hier.

Mais l'industriel ne semblait point disposé à lui céder le téléphone.

— Eh bien ! dit-il, toutes mes félicitations ! Tu choisis bien tes relations !

— Je l'ai connu à Mégève. Je vais t'expliquer, papa... Guido est..

— Un escroc et un aventurier qui, depuis huit jours se sert de ton nom et du mien pour s'ouvrir des crédits dans les hôtels où il descend. Heureusement que tout a une fin ! On s'est renseigné et, à l'heure qu'il est, la police alertée s'occupe de lui procurer gratuitement le vivre et le couvert.

Catherine était pâle comme une morte. Son dernier espoir venait de s'évanouir. Elle sut gré à Bob de ne pas avoir assisté à cet entretien. Elle se laissa tomber sur un siège et, son orgueil définitivement dompté, elle pleura. Cependant qu'au téléphone, M. Arthuis achevait de donner ses renseignements. Dès qu'il eut terminé, il vint à elle puis, doucement, s'efforça de la consoler.

— C'est de ma faute, mon enfant, je t'ai mal élevée. J'aurais dû comprendre qu'à ton âge trop de liberté nuit. Mais il n'est pas trop tard. Ne pleure pas, petite. Tu l'aimais donc, cet homme ?

— Je ne sais pas, murmura Catherine.

M. Arthuis eut un sourire.

— Tu dois être plus vexée que réellement meur-

trie, et je préfère cela. Allons, remets-toi ! Monte un peu dans ta chambre et redescends ensuite avec le sourire. Personne ne doit savoir, surtout ta mère. C'est une épreuve, une épreuve nécessaire, peut-être. Désormais, je veillerai davantage. Embrasse-moi !

Catherine, qui s'était levée, se jeta au cou de son père. Au moment où elle allait quitter le bureau, celui-ci qui venait de jeter les yeux sur le courrier, la rappela :

— Voici une lettre pour toi, dit-il. Ce n'est pas de lui au moins ?

Catherine, machinalement, prit la missive. L'adresse tapée à la machine l'intrigua. Elle décacheta et ne trouva qu'une feuille blanche.

— Tu laisses tomber quelque chose, fit remarquer l'industriel.

Se baissant, elle ramassa un petit carré de carton et demeura stupéfaite. C'était un second morceau de la carte mystérieuse trouvée à Paris en rentrant de Mégève. Mais il manquait encore une partie pour compléter l'invitation. Au dos et de la même écriture contrefaite que la première fois, elle lut ces mots griffonnés :

« Un peu de patience, le bonheur est en route. »

Se sentant observée par son père, elle dit simplement en replaçant le tout dans l'enveloppe :

— Ce n'est rien. Une plaisanterie d'un de mes amis.

Gardant pour elle le fond de sa pensée, Catherine remonta chez elle. Mais ce petit morceau de bristol, emblème de l'espoir, avait ramené chez elle une lueur d'optimisme. Le roman continuait... malgré tout !

CHAPITRE IX

— Tu es toute pâle, maman. Il ne faut pas t'effrayer ainsi à l'idée de voir Lord Glaseborough ! C'est un homme exquis... tu vas voir.

Mme Mareuil, assise près de son fils, ne répondit pas. Elle fixait obstinément la route. Bob lâcha le volant d'une main et tourna vers lui sa mère, l'obligeant à le regarder. Les yeux de l'excellente femme étaient remplis de larmes. Il stoppa net.

— Maman, dit-il, il ne faut pas aller à Wigford-House si cette visite te tourmente à ce point. C'est l'idée d'évoquer le naufrage qui t'est pénible, n'est-ce pas ?

Mme Mareuil fit de la tête un signe affirmatif.

— Eh bien ! rentrons. Lord Glaseborough comprendra... Je lui expliquerai.

— Inutile, mon petit. Cet homme désire me voir. Je ne puis me dérober. C'est un mauvais moment à passer, voilà tout ! Après, on n'en parlera plus.

Bob hésitait encore. Il fallut qu'elle insistât pour qu'il reprît la direction du château.

Il y avait huit jours qu'il était revenu définitivement à Lincoln avec sa mère. Avant de l'amener, il avait fait un autre voyage en compagnie de son patron, afin de signer l'accord avec la Société Broders. A cette heure, il était installé dans ses nouvelles et importantes fonctions de fondé de pouvoir de la succursale anglaise.

Un mois et demi s'était écoulé depuis la soirée de la rue Henri-Heine. Bob aurait vivement désiré ramener aussi Catherine, mais elle s'était dérobée.

Puis, finalement, elle avait promis de les rejoindre. Il n'avait pas insisté, voulant d'abord, avant de préciser ses intentions, être en possession d'une situation digne d'elle ; et il était parti, emportant son secret.

Les préparatifs du départ l'avaient du reste absorbé, d'autant plus que, malgré sa volonté nettement arrêtée de suivre son fils, Mme Mareuil se montrait de plus en plus nerveuse, au fur et à mesure que l'heure de s'embarquer approchait. Et Bob s'effrayait.

Mais tout s'était bien passé. Pendant la courte traversée de Calais à Douvres, Mme Mareuil était restée bien sagement dans sa cabine et Bob ne l'avait pas quittée, s'efforçant à la distraire. Au surplus, la mer s'était montrée clémentine.

Après un chaleureux accueil à « Scawby-Castle », où ils avaient séjourné quelques jours, ils s'étaient installés dans le charmant cottage choisi par Bob, à cinq cents mètres de la nouvelle usine Arthuis, entre « Scawby-Castle » et « Wigford-House ».

Cependant, chaque jour, depuis leur arrivée, Mme Mareuil remettait sa visite à lord Glaseborough, et ce dernier ayant insisté près de Bob, il avait bien fallu se rendre à l'invitation.



Quand elle se trouva assise dans le salon-bibliothèque de « Wigford-House », Mme Mareuil parut avoir retrouvé toute son énergie, et, pendant qu'elle échangeait avec le maître de céans quelques mots de bienvenue, elle s'imprégnait de la majesté du lieu où elle était reçue avec tant de courtoisie.

— Que de merveilles ! s'exclama-t-elle toute à son admiration et combien il doit être agréable de vivre ici !

Lord Glaseborough eut un sourire amer.

— Hélas ! madame, ces merveilles portent l'empreinte de cruels souvenirs. Avec moi, elles attendent en vain depuis vingt-six ans les êtres chers que j'ai perdus. Vingt-six ans, sans la plus petite lueur d'espoir ! Comprenez-vous, madame ?

Bob regarda sa mère. Il la vit soudain si pâle qu'il fut sur le point de prier son hôte de ne pas réveiller l'effroyable tragédie ; mais il n'en eut pas le loisir. D'une voix sans timbre, Mme Mareuil murmurait :

— Dieu avait choisi son heure... et je suis ici.

Surpris de cette réponse ambiguë, Bob s'approcha de sa mère, craignant que de nouveau elle n'eût perdu la raison. Mais elle l'écarta doucement.

— Laisse, mon chéri. Tout sera fini lorsque j'aurai parlé. Seulement, cela me fait tant de mal !

— Je vous en prie, madame, intervint lord Glaseborough, ne ravivez pas ces souvenirs. Je ne voudrais pas vous faire souffrir inutilement, hélas !

Mme Mareuil le fixa et ses larmes coulèrent.

— C'est la fin de mes souffrances, soupira-t-elle. Du moins, je l'espère, mon récit va nous délivrer tous les deux.

Ce fut au tour de lord Glaseborough de marquer un profond étonnement.

— Mon mal à moi, répondit-il ne vient pas d'une horrible vision, mais de la perte des miens.

— Quel âge avait votre enfant ? demanda Mme Mareuil.

— Onze mois. Ma femme le conduisait pour la première fois à son grand-père, Eric Strasmoor, à New-

York. Lui, comme moi, le pleurons aujourd'hui. A quatre-vingt-un ans, il ne s'est jamais consolé.

Bob eût donné tout au monde, sacrifié sa situation, pour ne pas avoir amené sa mère à « Wigford-House ». Elle semblait avoir vieilli de dix ans. Affaissée dans son fauteuil, les yeux dans le vide, elle revivait l'épouvantable catastrophe. Soudain elle s'anima et, comme si elle revoyait la scène, elle parla :

— Ce soir-là, j'avais dîné à la table du commandant Smith. dont c'était, vous le savez, le dernier voyage. Il était près de dix heures, lorsque je regagnai ma cabine où dormait déjà mon petit Robert que veillait une nurse. Je me couchai, cependant que dans les salons, l'on dansait gaiement. Or, je fus soudain réveillée par un choc extrêmement violent, comme si le steamer venait de donner du nez contre une falaise.

« Je sautai bas du lit ; puis, enfilant en hâte un peignoir, je bondis dans la coursive. Je vis les stewards courir affolés ; mais au loin j'entendais toujours le bourdonnement des orchestres. Je crus m'être inquiétée à tort. J'allais rentrer, lorsque l'électricité s'éteignit. Alors, je compris qu'il se passait quelque chose. Tout ceci n'avait demandé que quelques secondes et déjà des clameurs s'élevaient. Sans songer à me vêtir, ne pensant qu'à sauver mon enfant, je me jetai dans ma cabine, le pris dans son lit et l'enveloppai en hâte de tout ce qui me tombait sous la main. J'eus aussi la présence d'esprit de prendre mon sac dans lequel se trouvaient mes papiers et mon argent. En courant, je sortis, emportant mon précieux fardeau, et, péniblement, je gagnai le pont supérieur.

« Là m'attendait un spectacle déchirant. Déjà, le

sauvetage s'organisait et ce fut sans doute le moment le plus tragique ! Que de larmes, que de cris ! Des femmes, qui ne voulaient pas abandonner leurs maris et que l'on jetait de force dans les embarcations. Des enfants qu'on roulait précipitamment dans des couvertures. Des hommes qui regardaient s'enfuir à jamais tout ce qui signifiait pour eux bonheur et raison de vivre...

Mme Mareuil dut s'interrompre, brisée par l'émotion ; cependant elle reprit très vite, comme si elle redoutait de ne plus se souvenir.

— Je dus perdre connaissance, car je me retrouvai au large dans un canot surchargé, serrant mon enfant contre ma poitrine. Il faisait nuit noire et, autour de moi, ce n'étaient que visages hagards, des visages de déments. Ah ! quelle épouvantable nuit ! Dans mes bras, mon enfant dormait. Déjà, j'étais inconsciente et jamais je n'ai su comment je fus amenée dans cette clinique de New-York où je repris mes sens. On m'a dit depuis que j'avais complètement perdu la raison. Mon mari appelé, grâce à mes papiers retrouvés sur moi, vint me voir ; je ne le reconnus pas. Il emmena l'enfant et il se passa cinq longs mois avant que je puisse rentrer chez moi.

— Maman ! supplia Bob, au comble de l'émotion, arrête-toi ! tu te fais mal !

Mme Mareuil ne parut pas l'entendre ; mais, cependant, lui prit la main et le retint près d'elle comme pour se donner du courage.

— Il y avait quinze jours que, complètement guérie, j'étais rentrée à Baltimore, lorsqu'on me permit de m'occuper de mon bébé. On me l'amena et, à sa vue, je faillis avoir une nouvelle crise. Il avait changé. Un bébé de dix-huit mois n'est plus le

même qu'à un an. Je pris plaisir à le prendre dans mes bras, à le dorloter, à le déshabiller. Ce fut alors qu'en le déchaussant, je découvris à sa cheville droite un petit bracelet d'or où brillait une médaille.

« — Voilà, dit mon mari, ce qui vous a sauvé tous les deux, sans doute : cette Médaille de la Vierge...

Lord Glaseborough, en proie à un trouble extrême, s'était levé. Mme Mareuil continuait son récit, comme si elle ne s'en était point aperçue.

— Cette médaille, ce bracelet, je n'avais aucune souvenance de les avoir mis au pied de mon bébé. Je m'en étonnai. Sur ma demande, mon mari m'apporta les vêtements qu'il portait quand on l'enleva de mes bras pour me conduire à la clinique. Alors, je n'eus plus aucun doute : l'enfant n'était pas le mien ! Tout à coup, un vague souvenir me revint, une lueur dans mes ténèbres, lueur qui donnait toute sa valeur à ma crise de folie. Je vis distinctement mon fardeau m'échapper pendant que je sautais dans l'embarcation et sans doute, dans l'affolement, on m'avait remis celui-ci à sa place. Le mien était mort et j'avais l'enfant d'une autre !

— Cette médaille, ce bracelet, madame, qu'en avez-vous fait ?

— Les voici ! répondit Mme Mareuil, en sortant de son sac un petit paquet précieusement enveloppé.

C'était un fil d'or tressé supportant une petite médaille de même métal à l'effigie de la Vierge, avec, à l'avvers, un motif décoratif.

Lord Glaseborough s'en empara, la regarda longuement et, la tête entre les mains, sanglota.

Bob, sous le coup de l'émotion la plus brutale, se demandait s'il ne rêvait pas, si sa mère disait bien

la vérité. Jamais elle ne lui avait révélé ce détail. Il s'expliquait maintenant cette étrange ressemblance avec Eddie, et pourtant il ne pouvait croire qu'il fût le fils de Lord Glaseborough.

— Cette constatation faite, reprit Mme Mareuil, je tombai de nouveau gravement malade. Entre temps, mon mari entreprenait des recherches. Mais, six mois avaient passé sans qu'aucune nouvelle ne nous parvînt.

— Je voyageais à cette époque, afin d'oublier, expliqua le gentilhomme. J'ai vécu deux années aux Indes. Ce dut être pendant mon séjour là-bas...

— Je me rétablis enfin. Je m'attachai tellement à cet enfant que nul ne douta qu'il ne fût mien. Robert lui-même ne l'a jamais su. En mon âme et conscience, je crois l'avoir bien élevé et il me sera bien dur de vous le rendre, mylord. Mais, depuis qu'il m'a conté cette ressemblance avec votre neveu Eddie, j'avais le soupçon que je frôlais le mystère de sa naissance, et j'étais partagée entre mon devoir et ma tendresse pour lui. Dieu merci, c'est le sentiment du devoir qui l'a emporté.

— Mon fils ! mon Eric ! gémit Lord Glaseborough en tendant ses bras vers Bob.

Devant cette situation délicate, celui-ci restait abasourdi. Lui, le fils de Lord Glaseborough, l'héritier de toutes ces splendeurs ! Était-ce bien possible ? N'allait-il pas s'éveiller de ce rêve absurde ?

— Oui ! insistait Mme Mareuil, et le meilleur des fils. Jamais enfant ne fut plus tendre et plus affectueux.

Et, dans un souffle, elle murmura :

— Mon petit !

Puis, à bout de résistance, elle s'évanouit.



Quand elle reprit ses sens, elle était allongée sur un magnifique lit à colonnes et, penchés sur elle, épiaient son retour à la vie, Bob et Lord Glaseborough.

Bob avait le visage baigné de larmes.

— Maman ! ma petite maman ! dit-il en l'embrassant.

Il ne put en dire davantage ; mais on sentait ces deux êtres unis par une si profonde tendresse que Lord Glaseborough ne jugea pas devoir demeurer entre eux. Son titre de père était trop récent, et ils devaient avoir beaucoup à dire. Furtivement, il quitta la chambre.

— Mon petit ! murmura Mme Mareuil. N'ai-je pas bien fait ?

— Je ne sais ! répondit Bob. Je ne puis être plus heureux en tant que fils de Lord Glaseborough que je ne le fus étant le tien. Toujours, et quoi qu'il arrive, tu resteras celle qui m'a élevé, celle que j'aime... tu resteras ma maman. Personne ne m'obligera à penser autrement.

— Il n'en est pas question, mon chéri. Mais pense à la douleur de ton père, au cours de ces vingt-six années ! N'a-t-il pas, lui aussi, droit au bonheur ?

— Mais êtes-vous sûre ?

— Tu n'as donc pas regardé la médaille aux armes des Glaseborough ? L'autre jour, j'ai trouvé dans ta chambre une lettre de Lord Réginald. Elle portait comme en-tête un écusson semblable. Sois certain que je l'ai sérieusement contrôlé et le doute n'est pas possible. Aussi ai-je résolu de te suivre en Angleterre. Je le devais.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit avant ?

— Cela m'eut été trop pénible. Il me semble que je n'aurais pas trouvé les mots qu'il fallait et que je ne serais pas allée jusqu'au bout de ma confession. L'émotion de Lord Glaseborough m'a servi de stimulant... et puis le bon Dieu m'a aidée.

Mme Mareuil promenait son regard tout autour de la chambre immense où, comme dans le reste du château, les richesses étaient accumulées. Elle ajouta :

— Et toutes ces belles choses t'appartiennent, mon enfant. Un jour viendra où tu y amèneras celle que ton cœur aura choisie... et que je crois connaître.

Bob tressaillit. Catherine ! Quelles seraient ses réactions à cette nouvelle inattendue et presque invraisemblable ? A aucun prix, il ne voulait qu'elle sût avant qu'il l'ait conquise ; il voulait qu'elle acceptât Robert Mareuil, modeste travailleur, et non Eric, futur Lord Glaseborough.

— Surtout, maman, si tu as deviné mon secret, garde-le jalousement ! C'est Bob Mareuil qui aime celle à qui tu penses ; c'est Bob Mareuil qu'elle doit aimer.

— Je te comprends et t'approuve, mon petit. Alons rejoindre notre hôte. M. Broders et sa fille ne doivent-ils pas être des nôtres ? et aussi Eddie Glaseborough, ton sosie... et ton cousin. Désormais, tu auras un double titre à leur affection.

Bob, à nouveau, serra sa maman dans ses bras. Un autre, à sa place, eut éprouvé un orgueil immense de la nouvelle situation qui lui tombait comme par miracle, mais il était de nature simple, sans ambition. Les millions de son père ne vaudraient jamais plus que le tendre dévouement de celle qu'il considérerait toujours comme sa véritable mère. Certes,

il s'efforcera, dans l'avenir, de donner à son père l'affection dont il avait été privé pendant tant d'années. Déjà il éprouvait pour lui une vive sympathie, mais le futur Lord Eric Glaseborough ne pourrait jamais oublier le ci-devant Robert Mareuil.

CHAPITRE X

— Eh bien ! ma petite Catherine, que décides-tu ? Partiras-tu cette fois avec Bob ? Il a dîné hier soir ici et il était navré de ne pas te rencontrer.

— Je ne sais pas encore ; je verrai, répondit la jeune fille, évasive.

— Il ne reste que trois jours à Paris.

— C'est plus qu'il n'en faut pour prendre une décision.

Mme Arthuis n'insista pas, et Catherine continua la lecture de son journal illustré.

— Puis-je faire servir le thé dans le petit salon ? demanda-t-elle. J'attends une amie.

— Bien sûr, mon enfant. Tu ne sors pas ?

— Mais non, puisque je compte sur une visite.

Laissant sa mère faire la sieste, elle descendit à l'office, où elle commanda le goûter. Puis, visiblement soucieuse, elle revint dans le petit salon. Elle prit un livre au hasard, mais le rejeta aussitôt. Que se passait-il donc qui la troublât à ce point ?

Enfin, vers quatre heures, le timbre d'entrée résonna. Elle attendit que la femme de chambre allât ouvrir, et elle déboucha dans l'antichambre juste comme un visiteur entra. Le visiteur, c'était Bob Mareuil.

— Toi ! fit-elle, surprise. Que viens-tu faire, à cette heure ?

— Ton père m'a fait demander. Il n'est pas là ?

— Pas encore ; il avait un déjeuner d'affaires.

— Oui, je sais, mais il m'a fait dire d'être ici à quatre heures et quart. Je craignais d'être en retard. Et d'abord, comment vas-tu ? Il me semble qu'il y a un siècle que je ne t'ai vue !

— Tout juste trois semaines ! Il y a seulement trois semaines que tu es parti.

— Seulement ? Mais oui, au fait, le temps m'a semblé long, tu vois.

— Tu vas goûter avec moi, en attendant papa ?

— Volontiers.

Bob n'aurait jamais imaginé avoir autant de chance. Il était venu passer trois jours dans la capitale, sous le prétexte de soumettre à M. Arthuis un problème urgent ; mais, en réalité, ce n'était que pour voir Catherine et mener à bien le projet qu'il caressait. Or, la veille, ayant dîné rue Henri-Heine, Catherine, invitée chez Madeleine Bonneval, n'assistait point au repas, et sa déception fut grande. Aussi lorsque la standardiste de l'usine l'avait averti que le patron le demandait chez lui, un vague espoir lui était venu qu'il rencontrerait Catherine. Et voici qu'elle le conviait à goûter en tête-à-tête.

En la suivant dans le petit salon, il la dévisageait, la trouvant plus séduisante que jamais, et le sentiment bien défini qu'il lui portait s'avéra plus profond encore.

La jeune fille s'assit sur un divan et lui fit signe de prendre place près d'elle. Puis, d'une voix indifférente, elle demanda :

— Ainsi, tu es content de ta situation à Lincoln ?

— Plus que content ; ravi !

Et il songea :

« Si elle se doutait que je serai un jour un des Lords les plus riches d'Angleterre, peut-être m'aimerait-elle. Mais ce n'est pas ainsi que je veux la conquérir. »

Puis, il ajouta :

— J'espère que tu viendras nous voir. Maman t'attend.

— Tout dépendra des circonstances. Je suis à la veille d'un grand événement.

Bob se sentit pâlir. Au même instant, la femme de chambre entra avec le goûter. Catherine se leva et lui prit des mains le plateau qu'elle posa elle-même sur la table.

— Vous apporterez du café pour M. Mareuil, ordonna-t-elle.

— Il est ici ! Mademoiselle l'avait commandé à Juliette aussitôt après le déjeuner.

Catherine ne répondit pas, mais dissimula un sourire en rencontrant, posé sur elle, le regard plus qu'étonné de Bob. Dès que la camériste fut sortie, celui-ci demanda :

— Tu m'attendais donc ?

Le plus tranquillement du monde, Catherine précisa :

— Comme on attend quelqu'un à qui on a fixé rendez-vous ! C'est moi qui t'ai fait appeler.

Décontenancé, Bob la regarda :

— Je savais que j'étais ta chose, mais tout de même ! répliqua-t-il, vexé malgré lui de la désinvolture de la jeune fille.

— Plains-toi ! Il y en a tant d'autres qui voudraient être invités à goûter par Catherine Arthuis !

— Qu'as-tu donc de si pressé à me dire ? jeta Bob nerveusement.

— Eh là ! Et moi qui croyais que la fréquentation de la vieille noblesse britannique t'aurait fait perdre ce ton de chien de garde ! Je m'étais trompée, voilà tout. Tiens ! laisse-moi d'abord te servir, nous causerons ensuite.

Elle versa pour lui une tasse de café ; pour elle, une tasse de thé ; puis, tout en lui présentant un toast, elle dit à brûle-pourpoint :

— Je vais me marier et je voulais être la première à te l'annoncer.

Pris de court et, disons-le, profondément troublé, Bob ne fut pas maître d'un réflexe.

— Pour que je t'emmène en voyage de noces, probablement ? persifla-t-il.

Avec son plus délicieux sourire, Catherine répondit :

— Je n'aurais jamais osé te le demander ; mais c'est à voir.

Hors de lui, Bob s'était levé. Oubliant toute mesure :

— Ah ça ! s'écria-t-il, te moques-tu de moi, oui ou non ? et devrai-je toute ma vie demeurer le spectateur de tes amours heureuses ou malheureuses ?

Debout à son tour, Catherine plongeait son regard droit dans le sien.

— Qui te parle d'être un simple témoin ?

Bob tenait encore une réplique toute prête, lorsque, soudain, il s'arrêta net. D'un seul coup, la lumière l'aveuglait. Prenant presque brutalement la jeune fille aux épaules, il demanda d'une voix à peine perceptible :

— Que veux-tu dire ?

— Rien qui puisse te peiner... du moins, je l'espère.

Il l'étreignit à la faire crier.

— Kate ! Ma petite Kate, je n'ose croire que...

Passant ses bras autour de son cou, elle maintint son visage tout près du sien et, ses prunelles rivées sur les siennes, elle lui dit :

— Si tu sais lire dans mon cœur, tout au fond, n'y vois-tu rien ? Dois-je exprimer moi-même ce que, paraît-il, tu me caches jalousement depuis longtemps ? Je t'aime, Bob. Oui, moi, la petite fille fantasque ! Sans doute, t'ai-je aimé depuis toujours sans le savoir et nos perpétuelles boutades n'étaient-elles que de l'amour en sommeil ? C'est possible. Mais, à cette heure, je suis sûre que je ne pourrais supporter l'idée d'être séparée de toi. J'ai pensé que nos situations étant différentes, tu serais trop fier pour m'avouer tes sentiments. Alors, je suis venue vers toi. Je veux être ta femme. Mais c'est peut-être disposer de ta personne dans une trop large mesure !... .

Bob était ivre de joie, tellement même qu'à la minute où il touchait le but, il ne trouvait plus les mots pour extérioriser sa pensée. C'était si soudain, si inattendu ! Catherine l'aimait... Elle aimait Bob et non pas Eric qu'elle ignorait encore !

Il demeurerait anéanti, bouleversé, bien que profondément heureux.

— Chère, chère petite Kate ! murmura-t-il. Est-ce possible que tant de joie puisse m'arriver ?

Mais il n'alla pas plus avant dans ses expansions verbales. Le visage de Catherine si près du sien l'attirait invinciblement et le baiser qu'ils échangèrent fut plus éloquent que tous les discours.

Un long moment, il la retint contre lui, la contemplant comme un précieux joyau, depuis longtemps convoité et que l'on désespérait de posséder.

— Comment donc as-tu deviné mon secret ? demanda-t-il enfin.

— Je crois que j'eusse été toujours aveugle sans la clairvoyance de Madeleine Bonneval. C'est elle qui, un jour, jeta en moi les premiers soupçons. Pour elle, les soupçons étaient une certitude. Moi, je mis plus de temps à me faire une opinion. Cependant, le jour où tu m'as ramené de « l'Ixe Royale » et où tu m'as fait part de ta conception personnelle de l'amour, je fus amenée à voir clair en toi. Mais, ce jour-là, j'étais encore sous l'emprise de mes idées sottement romanesques et je courais encore après la chimère. Depuis ton départ pour l'Angleterre, j'ai ressenti une telle impression de solitude que, sans comprendre tout d'abord, ma pensée s'en allait constamment vers toi et, lorsque Madeleine a insinué intentionnellement que tu te proposais d'épouser Maud Sullivan, j'ai pleuré pendant deux jours. C'est alors que je décidai de brusquer les choses et si tu n'étais pas venu, je serais allée vers toi. Hier soir, je n'ai pas voulu assister au dîner parce que je craignais de me trahir et voulais un autre cadre à mes confidences.

Sans desserrer son étreinte, Bob planta quelques baisers au hasard.

— Toujours un peu romanesque, malgré tout ! dit-il en riant. Moi, je n'avais pas besoin d'un cadre spécial pour t'avouer mon amour. Je dois te paraître stupide. Je suis tellement ému. Oui, je t'aime depuis longtemps ; mais conviens que rien ne m'autorisait à croire qu'un jour je pourrais te conquérir. Aussi, buté, je n'essayais pas. Mon amour se traduisait en brusqueries que je jugeais moi-même grotesques. Mais je me sentais si loin de l'idéal que tu t'étais forgé et que tu croyais découvrir parmi

la horde de ces courtisans que tu traînais à ta suite. Tu attendais le Prince Charmant, comme il y en a dans les romans, un être stylisé selon les caprices de ton imagination en folie, et qui, hélas ! n'existe pas. Je ne suis qu'un homme simple, un modeste rouage de la puissante machine animée par ton père, mais je t'aime sincèrement et ma vie ne sera pas assez longue pour te le prouver. Est-ce suffisant pour détruire à jamais en toi ce penchant au rêve et à la chimère ?

Catherine prit son sac à main posé à sa portée, en sortit une enveloppe de laquelle elle retira les deux morceaux reçus de l'invitation mystérieuse. Les tendant à Bob :

— Tiens, dit-elle. Pour te prouver que je suis à jamais immunisée, prends ceci qui, il y a quelques semaines encore, avait à mes yeux l'importance d'un talisman. Oui, j'attendais le bonheur promis par ces deux messages anonymes.

Bob, les yeux sur ces deux morceaux de bristol, souriait :

— Quel enfantillage, chérie ! et combien ces puérités s'accordent mal avec ton modernisme. En somme, c'est de la dernière imprudence d'engager ta vie aujourd'hui. Le billet n'est pas complet.

— Ne te moques plus de moi !

Bob ajouta :

— As-tu aussi renoncé au riche étranger prédit par la gitane ?

Laissant tomber sa tête sur la poitrine de Bob, Catherine murmura :

— Je renonce à tout ce qui n'est pas Bob Mareuil. Je t'aime !

De nouveau, celui-ci la couvrit de caresses.

— Que de temps perdu ! A mon tour, je te dois

un aveu. Si je suis venu à Paris, c'était uniquement pour te voir. Je ne pouvais plus vivre loin de toi. Mais j'avais peur de parler.

— Et maintenant, tu as peur encore ?

— Maintenant j'ai hâte de confier ma joie à tes parents et de t'emmener, car tu ne vas pas me laisser repartir seul, je pense ?

Catherine, le regardant tendrement, répondit :

— Je ne le pourrais pas... Car je ne t'ai pas encore tout dit : Je suis terriblement jalouse !

*

* *

— Alors, que dis-tu de ce petit cottage ?

— Comme « petit cottage », c'est assez grandiose !

— Il nous suffirait pour abriter notre bonheur.

— A peine ! Car notre bonheur est si grand qu'il s'y trouverait tout juste à l'aise !

Et Catherine, admirative, ajouta :

— Miss Sullivan ne fait pas un trop mauvais parti en épousant l'héritier de toutes ces merveilles.

— Tu ne regrettes pas d'être arrivée trop tard pour le conquérir ?

Catherine lança à Bob un regard furieux. Il sourit mais n'insista pas.

S'il avait cru devoir, avant de quitter Paris, mettre M. Arthuis au courant du changement survenu dans sa vie, il s'était bien gardé de dévoiler la vérité à sa fiancée. Elle allait vivre une apothéose romanesque comme elle ne l'aurait jamais imaginée.

Arrivés depuis deux jours à Lincoln, Bob avait conduit Catherine à la petite maison louée pour sa mère et lui, mais qu'il n'habitait plus, lord Glaseborough ayant désiré avoir son fils près de lui. Seulement, pour mener à bien le scénario qu'il avait conçu, il voulait que la jeune fille ignorât ce dé-

tail et qu'elle descendit provisoirement au Cottage. Les choses s'étaient passées ainsi qu'il le désirait ; mais ils avaient, dès leur arrivée, trouvé une invitation à dîner à « Wigford-House », pour y fêter les fiançailles du futur lord Glaseborough.

Donc, ce soir, répondant à cette invitation, il conduisait Catherine pour la première fois au château. Elle était ravissante dans une toilette de tulle vert pâle qui lui donnait l'aspect d'une toute jeune fille. Bob était en habit, soigneusement coiffé, contrairement à son habitude. Aussi Catherine, qui l'avait rarement vu en tenue de soirée, ne put se retenir au départ de le complimenter sur son élégance.

La voiture, pilotée par un chauffeur de lord Glaseborough, les conduisit, non devant la porte du grand hall, mais à l'aile droite du château. Un peu émue, Catherine se laissait guider. Ils gravirent un petit escalier de pierre en colimaçon ; puis, après avoir suivi une interminable galerie, parvinrent enfin à une porte basse que Bob poussa.

— Voici, dit-il, les appartements privés de la future lady Glaseborough.

Pourtant habituée au luxe, la jeune fille ne put retenir un cri d'admiration. Tout était uniformément blanc, depuis les tentures, les meubles, les tapis, jusqu'au moindre accessoire. Elle allait et venait, tout en s'extasiant.

— Voilà, dit-elle, ce que je voudrais chez nous.

— Vos désirs sont des ordres, princesse ! dit en souriant Bob moqueur. Mais tu n'as pas tout vu encore. Maintenant, ferme les yeux ; tu les ouvriras quand je te dirai.

— S'il arrivait quelqu'un ! Tu abuses un peu, je trouve.

— Obéis et suis-moi.

Docilement, Catherine mit sa main dans celle de Bob et ils sortirent de la chambre.

— Attention ! il y a une marche. Maintenant, ouvre les yeux !

— Ah ! s'écria la jeune fille ; mais c'est le château de la Belle au Bois Dormant ! Nous allons découvrir la Princesse !

— Peut-être, et aussi sans doute le Prince Charmant !

C'était un délicieux boudoir tendu de blanc comme la chambre à coucher. Et partout des fleurs. Dans le fond, masquant la porte, un immense velum également blanc. Sur une table, une corbeille d'orchidées retint l'attention de Catherine.

— La corbeille de fiançailles ? demanda-t-elle.

— Une des corbeilles, rectifia Bob ; mais c'est la plus belle, parce qu'elle est offerte par le fiancé. C'est pourquoi, elle est ici, dans les appartements privés.

Près de la corbeille, un coffret, blanc lui aussi. Bob l'ouvrit. Il était rempli de bijoux de grande valeur.

— Choisis, dit-il.

— Tu es fou ! rétorqua Catherine effarée.

Mais Bob, délibérément, prit une très belle bague ancienne et, saisissant la main gauche de Catherine, la passa à l'annulaire.

— Elle est à ta mesure, n'est-ce pas ?

Un instant, Catherine l'admira ; puis, jugeant que la plaisanterie avait assez duré, voulut l'ôter ; mais Bob l'en empêcha.

— Elle t'appartient, ma petite Kate.

— Voyons, Bob ! finissons cette comédie ! Si l'on venait, que dirait-on ?

— On dirait qu'il n'y a rien de trop beau pour la future lady Eric Glaseborough.

Ce n'était pas Robert Mareuil qui avait prononcé ces dernières paroles, dans un français nuancé d'accent anglo-saxon. Catherine leva les yeux et, cette fois, se crut vraiment le jouet d'un rêve.

La tenture blanche, dissimulant la porte, s'était écartée. Un homme était là, s'avançant vers les deux jeunes gens.

— Lord Réginald Glaseborough, présenta Bob.

Celui-ci, saisissant la main de Catherine, celle où brillait l'anneau, la porta à ses lèvres. Il semblait très ému.

— Non, insista-t-il, rien ne peut être trop beau pour la femme de mon fils Eric, miraculeusement retrouvé.

Complètement abasourdie, Catherine chercha du regard son fiancé.

— C'est la vérité, ma petite Kate, affirma Bob, en la prenant dans ses bras. Toute ta vie, tu as désiré vivre un roman, et voici que ton souhait se réalise, plus merveilleux que tu ne l'aurais imaginé, alors que, sagement, tu y avais renoncé. Ce n'est pas à Bob Mareuil que l'autre jour tu as avoué ton amour, mais bien à Eric Glaseborough, fils unique de lord Réginald Glaseborough. C'est une histoire un peu longue à te raconter, un peu triste aussi ; mais c'est une histoire vraie, absolument vraie. Tout ce que tu viens de voir et d'admirer a été conçu et réalisé pour la future lady Eric Glaseborough, ma femme... pour toi, ma chérie, par conséquent.

— Mais... Miss Maud Sullivan ?

— Elle épousera mon cousin Eddie et nous serons étroitement unis

Catherine était très pâle. Bob la fit asseoir. Entre

temps, lord Glaseborough, discrètement, avait quitté la pièce.

— Voyons, Bob, parle-moi, crie, fais quelque chose qui me prouve que tout ceci n'est pas de la fantasmagorie !

Bob l'embrassa tendrement.

— Ce baiser suffit-il pour te prouver que tu ne rêves pas ? N'y sens-tu point combien je t'aime ?

Catherine laissait errer son regard alentour d'elle ; elle contemplait à tour de rôle les bibelots précieux, les décorations murales, les mille et une merveilles ornant le boudoir. Enfin, de nouveau, ses yeux s'arrêtèrent sur la corbeille d'orchidées, et elle remarqua pour la première fois qu'une enveloppe y était épinglée, portant comme suscription, ces simples mots :

« Pour Catherine »

Elle n'osait pourtant la toucher. Ce fut Bob qui la détacha et la lui tendit.

L'ayant ouverte, sa surprise ne connut plus de bornes : la carte d'invitation mystérieuse s'y trouvait, entière cette fois, et soigneusement reconstituée.

Tour à tour, elle regardait Bob et le carton et vice-versa.

— La carte est complète ! fit-elle. Mon messenger anonyme est donc ici ?

Puis, subitement lucide :

— C'était toi ?

— Oui, chérie, c'était moi !... tu es déçue ?

— Oh ! non ! mais tu es bien le dernier à qui j'aurais pensé.

— Je dois te dire que ce n'est pas moi qui en ai eu l'idée. Pareil subterfuge ne pouvait être conçu que par quelqu'un ayant l'imagination fertile, un poète, un romancier, par exemple.

— Guillaume Vernet !

— Tu l'as dit ! Quand j'allai à Chamonix, pendant ton séjour à la montagne, j'y rencontrai ledit Vernet qui s'y livrait à son sport favori et qui, entre deux compétitions sportives, allait de temps à autre à Mégève. Je lui parlai de toi et vraisemblablement de telle sorte qu'il éventa mon secret. Je lui avouai que je t'aimais, mais lui fis comprendre l'impuissance où je me trouvais de te conquérir, étant donné ton caractère romanesque. Alors, il me dit :

« — Laisse-moi faire ; j'ai une idée. »

« Et, prenant dans sa poche cette invitation périmée, il la déchira en deux parties égales. Il m'en remit une et garda l'autre. Tu commences à comprendre ? Au cours d'une excursion à Mégève, Vernet fit ta connaissance et c'est lui qui, à ton insu, glissa dans ton manteau le premier billet mystérieux. Te faire la cour entraînait aussi dans son programme : il n'y faillit point. Tout ceci pour gagner du temps et tâcher d'évincer les frelons qui bourdonnaient autour de toi.

— Mais, dernièrement, à Paris, j'ai reçu la moitié du second morceau ?

— Adressé par mes soins. Déjà, à ce moment, j'étais résolu à parler, et je préparais les voies.

— Tu faisais du roman, toi aussi ?

— Pour te conquérir, toi que j'aimais plus que tout au monde, j'aurais fait du roman policier ! Avant tout, je voulais te préserver des coureurs de dots, des de Braynes et des Fiorelli !

— Tais-toi ! c'est le passé : il est mort. Aujourd'hui, je me sens tellement heureuse, que je ne veux plus songer qu'à mon bonheur... à notre bonheur. Combien je voudrais que papa et maman puissent me voir en ce moment !

Bob se mit à rire :

— La bonne fée qui régit nos deux vies depuis quelques semaines y a songé. Les fées ne pensent-elles pas à tout ? En écartant cette tenture, tu vas trouver ici ceux que tu espères. Ils sont là, arrivés ce soir. Ils ne pouvaient manquer d'assister aux fiançailles de la future lady Glaseborough !

Catherine, dans un élan de tout son être, sauta au cou de Bob :

— Ah ! je l'ai trouvé, le Prince Charmant !

— La gitane avait raison !... Le riche étranger !

— Tu y crois maintenant ?

— Pas plus qu'autrefois, chérie. Je ne crois qu'au Maître invisible et tout-puissant, qui tient le fil de nos destinées. Nous devons nous borner à suivre ses desseins, sans chercher à percer leur mystère. L'avenir, notre avenir, ma petite Kate, est à Dieu et seulement à lui.

FIN

L'OMBRE SUR LA ROUTE

Par ROBERT JEAN-BOULAN

CHAPITRE PREMIER

— A quoi pensez-vous, Josette ?

A cette question directe, la jeune fille tressaillit et leva la tête. Un sourire parut sur ses lèvres fraîches.

— Mais à rien ! Ou plutôt, si... Cette poésie est d'une si prenante beauté !

Lucien Noyelle ferma lentement le livre en poussant un léger soupir. Il savait bien — il savait trop bien — que ce n'était pas Verlaine qui faisait rêver ainsi sa compagne. Ou bien, si réellement la magie du rythme et l'harmonie des phrases l'emportaient si loin de lui, il n'était point le compagnon avec lequel elle s'envolait au pays de la Chimère.

Ils étaient seuls dans le grand salon aux meubles clairs ; les stores baissés tamisaient les ardents rayons de ce soleil d'août. Dehors, peu de bruit. Les rumeurs de la ville venaient mourir jusqu'en cette rue vieillotte et paisible. Dans la grande maison, close à la chaleur, on n'entendait que le bourdonnement des mouches, et, tout à l'heure, la voix de Lucien qui scandait les strophes. Il se taisait, maintenant, et, muet, contemplait Josette avec une mélancolie non déguisée.

(A suivre.)

Imp. J. Téqui 3 *bis*, rue de la Sablière, Paris (France). — 75-11-384

COLLECTION FAMA



Derniers volumes parus :

- 601. Franchita la réfugiée, par M. de MOULINS
- 602. N'aimer que vous ! par Philippe JARDYS.
- 603. Promesse d'aïeule, par Jean ROSMER.
- 604. Sa meilleure amie, par DOMINIQUE.
- 605. Le cœur de Jacqueline, par G. MONTIGNAG.
- 606. L'éternelle sacrifiée, par José REYSSA.
- 607. Dans la tour ténébreuse, par J. MORIN-SARRUS.
- 608. Le prince charmant, par Annie et Pierre HOT.

Prochains volumes à paraître :

- 609. L'ombre sur la route, par Robert JEAN-BOULAN.
- 610. Derrière les paupières closes, par R. LE JEUNE.
- 611. Le doux bonheur d'aimer, par Robert LATRIE.



En vente partout : **2 francs**

LES PATRONS FAVORIS



DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS

Imp. des Beaux-Arts, Paris